Gradhiva

Revue d'anthropologie et d'histoire des arts

2 | 2005

Autour de Lucien Sebag

Le musée d’Ethnographie de la Société de Géographie d’Égypte

The Geographical Society of Egypt’s Ethnographic museum

Emmanuelle Perrin

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/gradhiva/455>

DOI : 10.4000/gradhiva.455

ISSN : 1760-849X

Éditeur

Musée du quai Branly Jacques Chirac

Édition imprimée

Date de publication : 1 novembre 2005

Pagination : 5-29

ISBN : 2-915-133-10-7

ISSN : 0764-8928

Référence électronique

Emmanuelle Perrin, « Le musée d’Ethnographie de la Société de Géographie d’Égypte », *Gradhiva* [En ligne], 2 | 2005, mis en ligne le 06 février 2009, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/gradhiva/455> ; DOI : 10.4000/gradhiva.455

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.

© musée du quai Branly

Le musée d'Ethnographie de la Société de Géographie d'Égypte

The Geographical Society of Egypt's Ethnographic museum

Emmanuelle Perrin

[...] les neuf dixièmes des ethnographes s'imaginent qu'en rapportant des caisses pleines d'objets soigneusement étiquetés et munis de leur nom indigène, en classant ces objets derrière des vitrines, et en les décrivant dans les revues spéciales avec force détails et illustrations, ils font progresser l'ethnographie. [...] Mais les faits ethnographiques, ce ne sont pas les objets seulement, c'est-à-dire les produits : notre vrai domaine d'étude, c'est le mécanisme de la production même, c'est-à-dire de la fabrication technique et des conditions psychiques et sociales sous-jacentes dont les objets ne sont jamais que les témoins desséchés, comme les plantes dans un herbier.

Arnold Van Gennep (1985 : 48-49)

- 1 Parmi les divers ouvrages et institutions qui, à la fin du XIX^e siècle et au cours de la première moitié du XX^e siècle, procédèrent à l'inventaire et à la codification du folklore égyptien, les publications et les activités de la Société de Géographie d'Égypte sont intéressantes à plusieurs égards. Celle-ci a en effet publié dans son *Bulletin* des études ethnographiques sur l'Afrique et l'Égypte¹. Elle a en outre fondé et organisé en 1898 un musée de Géographie et d'Ethnographie, le premier établissement de ce genre en Égypte et le seul jusqu'à la création en 1957 d'une section ethnographique au musée de l'Agriculture du Caire². Il représentait ainsi, pendant la première moitié du XX^e siècle, l'unique institution susceptible de recueillir, de conserver et d'exposer des objets

ethnographiques³. Les musées d'ethnographie jouèrent un rôle important dans la formation de cette discipline, qui se développa bien souvent au départ en dehors de l'Université. Ils lui offraient un caractère visible et public et ils peuvent de ce fait en être considérés comme les miroirs. Dans le *Bulletin*, divers documents renseignent sur les collections, leur constitution, le classement adopté et les objectifs du musée. L'étude de cette institution montre l'élaboration, semble-t-il toujours recommencée, d'un questionnement et d'un savoir ethnologiques sur l'Égypte.

- 2 La Société de Géographie fut créée en 1875 sous le patronage du khédive Ismâ'îl (1863-1879). « Institution héritière des sociétés européennes », fondée sur le modèle de la connaissance scientifique, elle apparaît également comme une « création de prestige d'un État » qui veut doter l'Égypte des outils et des symboles de la culture moderne (Fogel 1985 : 4). Elle avait vocation à rassembler un large public éclairé, intéressé par les explorations géographiques. Elle comptait parmi ses membres de nombreux ministres et hauts fonctionnaires, ainsi que des Européens issus du milieu cosmopolite des résidents en Égypte et proches du pouvoir. Sa fondation intervint dans le contexte particulier des dernières grandes explorations géographiques de l'Afrique⁴, de la lutte contre la traite des esclaves et du déclenchement de la « mêlée » pour la colonisation de l'Afrique. La Société de Géographie se fit dans un premier temps l'écho de la politique d'expansion menée par le khédive Ismâ'îl au Soudan et en Afrique centrale et orientale. Par ces conquêtes, l'Égypte ouvrait en les « pacifiant » de nouveaux territoires, et y associait administration et exploration. De 1875 à 1883, la Société entretenait d'étroites relations avec l'état-major égyptien. Organisé en 1870 par le général américain Charles Pomeroy Stone (1824-1887), qui le dirigea jusqu'en 1883, l'état-major comptait un certain nombre de militaires américains invités par le khédive Ismâ'îl à se mettre au service de l'Égypte après la guerre de Sécession (1861-1868). La nomination du général Stone à la vice-présidence de la Société lors de sa création, puis à sa présidence de 1879 à 1883, témoigne de ces liens privilégiés⁵. Les rapports de mission des officiers fournissaient alors la matière principale du *Bulletin*. La Société relata ainsi les explorations menées au Kordofân, région qui s'étend au centre du Soudan, acquise par l'Égypte lors de la conquête de ce territoire entre 1820 et 1823, les reconnaissances qui suivirent la conquête en 1874 du sultanat du Dâr Fûr (ou Darfour, le pays des Fûr), situé à l'ouest du Kordofân, la guerre contre l'Éthiopie et la conquête de la ville de Harar (1875-1876), l'implantation de l'Égypte sur le littoral de la mer Rouge jusqu'à Ras Hafoun, sur la côte somalienne de l'océan Indien, et les missions menées dans la région des Grands Lacs et en Afrique centrale. L'articulation entre la conquête militaire et la « conquête scientifique » d'un territoire se trouvait clairement établie par les animateurs de la Société, qui revenaient de même souvent sur la mission civilisatrice de l'Égypte en Afrique.

Le projet du musée : le III^e Congrès international de Géographie et l'Exposition internationale de Géographie de Venise, septembre 1881

- 3 Le projet du musée ethnographique de la Société remonte au III^e Congrès international de Géographie qui eut lieu à Venise en 1881. Ce congrès comprenait une exposition de géographie et celle de la section égyptienne fut organisée par la Société de Géographie. La commission désignée par le gouvernement en rassemblait les principaux membres.

L'exposition offrait une présentation géographique de l'Égypte et de ses possessions au travers de documents d'ordre topographique, géologique, météorologique, démographique et commercial. Elle comptait une section de géographie historique et présentait également des échantillons de produits naturels, les aménagements effectués en Égypte – phares, télégraphes, travaux d'irrigation –, les publications de la Société de Géographie et de la Société d'Agriculture, ainsi que l'ensemble des travaux, rapports, cartes et photographies réalisés par l'état-major au cours de ses différentes missions. Elle comprenait, enfin, une collection ethnographique de cinq cent quatre-vingt-six objets provenant du Soudan, de la Corne de l'Afrique et de la région des Grands Lacs. Celle-ci se composait en fait de six collections différentes, appartenant au musée du Khédive (vingt-quatre objets), au musée d'Armes de l'état-major (cent pièces), au musée de la Société de Géographie (soixante-dix-neuf objets), ainsi qu'à des particuliers, l'explorateur italien Romolo Gessi (deux cent quatre-vingt-douze objets), Henri de Vecchi, directeur du Bureau de l'Agriculture (cinquante-deux objets) et le commerçant Arbib (trente-neuf objets).

- 4 L'exposition égyptienne comprenait deux salles, dont la première était consacrée aux collections ethnographiques⁶. Les objets, exposés dans quatre vitrines et sur des boiseries, sous forme de trophées, étaient regroupés selon leur provenance géographique : Soudan, région des Grands Lacs et littoral de la mer Rouge. Le commissaire de l'exposition, Frédéric Bonola, également secrétaire de la Société de Géographie⁷, aurait souhaité suivre « un ordre plus scientifique » mais il explique par le manque de place une telle distribution⁸. Une table vitrée au milieu de la salle présentait en outre d'anciens livres arabes de géographie, des cartes et des collections numismatiques. Au fond de la salle, un écusson orné de quatre drapeaux Égyptiens et italiens entrelacés était entouré de boucliers, lances, étoffes, tapis et peaux de léopard. On constate que les objets ainsi présentés ont un statut relativement indéterminé. La collection ethnographique est décrite dans le catalogue à la huitième classe, « Explorations et voyages géographiques », qui comprend également les rapports de mission, les cartes et les photographies de l'état-major, deux récits de voyage et des collections numismatiques. Elle a cependant été rapportée par le jury de l'exposition à la quatrième classe, « Géographie anthropologique, ethnographique, linguistique⁹ ».

Richard Buchta, Azandé, 1875-1879.

Longtemps considérés comme de farouches cannibales, les Azandé étaient également décrits comme des « hommes à queue ». Les objets azandé occupent une place relativement importante parmi les collections du musée. En privilégiant les ethnies des confins du Soudan, le musée affirme sa vocation coloniale. Ses collections africaines portent principalement sur les zones frontalières de l'empire égyptien et témoignent de son extension maximale.

© musée du quai Branly

- 5 À partir des renseignements donnés par le catalogue de l'exposition sur la composition des collections ethnographiques, on peut dresser une liste de cent seize entrées, objets ou ensemble d'objets, y compris deux séries de photographies sur le Soudan oriental, La Mecque et Médine¹⁰. Ce catalogue n'est malheureusement pas exhaustif. La provenance des objets n'est pas toujours signalée (vingt-sept entrées sur cent seize, soit 23 %) et inversement la provenance peut être indiquée sans que le type d'objet soit précisé (onze entrées sur cent seize soit 9,5 %¹¹). Si l'on connaît le nombre total de pièces présentées dans chaque collection, le catalogue ne mentionne cependant que des ensembles d'objets, trophées d'armes, série de récipients, collection de bijoux, par exemple, sans donner le nombre exact de pièces qui les composent. La répartition selon la provenance des objets révèle tout d'abord l'absence de l'Égypte proprement dite, qui connaît dans cette exposition un genre de présentation opposée, celle d'un pays aménagé, administré et industrialisé. Elle indique clairement les limites de l'empire d'Égypte : les zones frontalières sont les plus représentées. Les objets provenant du Soudan prédominent avec cinquante et une entrées sur cent seize (44 %). Les régions du Sud sont nettement privilégiées, avec plus des deux tiers des objets relatifs au Soudan. De même, ce sont les ethnies des confins du Soudan, Azandé et Mangbetu, Latuho et Bari, qui sont les mieux représentées. Vingt-deux occurrences et une grande variété d'objets – armes, instruments de musique, meubles, ustensiles domestiques – concernent les Azandé (ou Zandé)¹² et les Mangbetu (Monbuttu)¹³, et témoignent des récentes conquêtes de l'Égypte, les Azandé ayant reconnu sa souveraineté en 1879. La majorité des pièces exposées sont des armes (quatorze entrées sur vingt-deux). Les Azandé et les Mangbetu furent

longtemps considérés comme de « farouches cannibales ». À cette « monstruosité », qui n'allait pas sans exercer aussi une sorte de fascination, s'ajoutait le caractère légendaire des Azandé, autrefois décrits comme des « hommes à queue », en raison peut-être de leur vêtement en peau dont la queue pendait à l'arrière. Apparaissent également d'autres peuples frontaliers, comme les Latuho et les Bari, qui appartiennent au groupe des populations nilotiques et vivent dans la région du haut Nil, les Kredi du Dâr Fartit et les Mittu dans le Bahr al-Ghazâl. En revanche, les Bongo, les Jur et les Dinka, importantes ethnies de l'intérieur du Soudan, font l'objet d'une présentation beaucoup plus discrète. Les collections exposées sont par ailleurs loin de refléter la diversité ethno-linguistique du Soudan, où l'on recense plus d'une centaine de langues. Il s'agit d'un trait caractéristique des expéditions militaro-scientifiques, qui se déploient de manière linéaire, en associant des lignes et des points, et conduisent à des observations brèves et ponctuelles (Lepetit 1998). Les collections du Dâr Fûr montrent bien cette articulation entre conquête militaire et conquête scientifique. Elles se composent d'un butin de guerre. L'ensemble de vingt-quatre objets, armes, armures et selles, prêté par le musée particulier du Khédive, provient en effet de la bataille de Manawâshî, qui marqua la conquête du Dâr Fûr en 1874 ; certaines pièces appartenaient au sultan du Dâr Fûr, Ibrâhîm B. Muhammad Husayn (1873-1874). La collection des Grands Lacs (vingt-quatre entrées, 20,5 %), essentiellement rassemblée par l'état-major et composée d'armes, de bijoux, de meubles, de vêtements et de vases à lait, témoigne de la présence militaire de l'Égypte au royaume du Bouganda, qui s'étendait sur la rive ouest du lac Victoria et qu'elle tenta d'annexer en 1874-1875. Elle occupa le royaume voisin de l'Unyoro entre 1876 et 1879. Les conquêtes égyptiennes en Afrique orientale sont représentées par divers objets provenant de la ville de Harar et du littoral de la mer Rouge (huit entrées, 7 %).

- 6 L'exposition de la section égyptienne présente ainsi le bilan des conquêtes et des explorations menées sous le règne du khédive Ismâ'îl. Dans le cadre de ce congrès, les travaux géographiques réalisés par l'état-major sont soumis à la reconnaissance internationale et trouvent une sorte de consécration. L'articulation entre la conquête militaire et la conquête scientifique, la seconde cautionnant la première, se trouve manifestement établie, l'ouverture et la pacification d'un territoire permettant son exploration. Pour la Société de Géographie, il s'agit, comme dans son *Bulletin*, de faire valoir ces travaux et de « tenir sa place dans le monde scientifique¹⁴ » malgré les graves difficultés politiques et financières que connaissait l'Égypte à cette période¹⁵. Elle présente une collection ethnographique à vocation coloniale, liée à la construction d'un empire et qui en symbolise l'extension¹⁶. La répartition par type d'objets montre que les ensembles d'armes et d'armures sont les plus nombreux avec quarante entrées, soit une proportion de 34,5 %. Ils proviennent en majorité du sud du Soudan. Exposés sous forme de panoplies et de trophées, ils témoignent de ce rapport avec la conquête et la guerre¹⁷. Viennent ensuite les ustensiles domestiques (dix-sept entrées, soit 14,5 %), les vêtements et les parures (seize entrées, soit 14 %), l'ameublement (neuf entrées, soit 8 %), les instruments de musique (six entrées, soit 5 %) et des objets de culte (cinq entrées, soit 4,5 %).
- 7 L'exposition de la section égyptienne rencontra un grand succès. La Société de Géographie fut, en tant qu'organisatrice, distinguée par un diplôme d'honneur de première classe. Pareille réussite fut déterminante pour le projet du musée, dont le secrétaire général formula le vœu à l'issue de l'exposition¹⁸. On constate que ce genre de manifestation se trouve souvent à l'origine de la création d'un musée. Tel fut le cas de

nombreux musées d'ethnographie en Europe, fondés aux lendemains des expositions universelles, comme le musée du Trocadéro de Paris en 1878, l'India Museum de Londres en 1887 ou encore le musée du Congo de Tervuren en 1898. Par son caractère festif et temporaire, ce type d'exposition, plus ouvert et pédagogique que les musées, rassemblait un grand nombre de visiteurs et permettait de tester le goût du public (voir par exemple Dias 1991).

La création du musée (1891-1898)

- 8 Dès sa fondation, la Société avait à gérer une partie des collections botaniques, géologiques et ethnographiques rapportées par les explorateurs et les officiers d'état-major. Les collections naturalistes rassemblées lors de la reconnaissance du Kordofân et du Dâr Fûr (1874-1876) furent ainsi conservées au musée de la Société de Géographie (Bonola 1890). Le compte rendu des séances de février 1877 indique que la Société possédait alors un ensemble d'objets et d'armes mangbetu et que l'état-major lui avait confié les collections rapportées d'expéditions chez les Azandé, les Somali et en Ouganda, au cours des années 1870¹⁹. Par ailleurs, le voyageur italien Carlo Piaggia (1827-1883), qui séjourna chez les Azandé de 1863 à 1865, fit don à la Société d'une partie de ses collections en 1876 (Fogel 1985 : 173-176). Des objets et des photographies étaient en outre exposés lors des conférences. On trouve mention du projet de musée en 1891 dans le rapport annuel sur la situation de la Société, soit dix ans après l'exposition de Venise²⁰. Le gouvernement avait mis à la disposition de la Société la somme de cent livres égyptiennes pour l'organisation de son musée, puis il alloua mille livres supplémentaires, destinées à la construction d'un bâtiment spécial. Le rapport sur la situation de la Société de janvier 1894 indique que le gouvernement a autorisé le ministère des Travaux publics à construire une annexe au local de la Société pour y installer son musée²¹. Deux ans plus tard, en janvier 1896, dans le rapport annuel sur la situation de la Société, le secrétaire général annonçait la construction du musée. Lors de la séance du 20 mars 1897, il indiquait qu'une circulaire avait été adressée aux sociétaires ainsi qu'à toute personne intéressée pour les inviter à enrichir par des dons les collections du musée, qu'il espérait inaugurer très prochainement. Il en précisait la délimitation géographique : « Quel que soit le développement que le nouveau Musée pourra atteindre dans l'avenir, pour le moment nous bornerons nos demandes à des objets se rapportant spécialement à l'Égypte et au Soudan égyptien²². » Cette circulaire proposait notamment une répartition des collections d'ethnographie en sept rubriques : « Religion : objets se rapportant aux cultes et rites ; Superstition : amulettes, fétiches, objets de magie et de sorcellerie ; Vie domestique : objets de ménage, meubles, etc. ; Habillements et ornements ; Armes offensives et défensives ; Instruments de travail ; Art populaire : musique, céramique, peinture, sculpture, broderies, etc.²³ »
- 9 Le bâtiment fut finalement terminé en janvier 1898 bien qu'officiellement inauguré le 12 décembre 1898 en présence du khédive `Abbâs II (1892-1914), de ministres, de hauts fonctionnaires, du corps diplomatique et des membres de la Société. La lente réalisation du musée entre 1891 et 1898 peut témoigner du désintérêt des pouvoirs publics pour ce genre d'institution. Les Anglais, qui contrôlaient le pays, ne consacraient qu'une très faible part du budget de l'État à l'éducation et à la culture. Le projet fut essentiellement mené à l'initiative des animateurs de la Société et les collections principalement constituées par des dons privés. La construction du musée paraît enfin liée aux appuis

personnels dont la Société bénéficiait au gouvernement. Le ministre des Travaux publics et de l'Instruction publique, Husayn Fakhri pacha, en était l'un des vice-présidents depuis 1894. Ce musée compte parmi les premiers d'Égypte. Le musée des Antiquités pharaoniques ou Musée égyptien fut fondé en 1857-1858. La création du Musée arabe ou d'Art islamique, dont le projet remonte aux années 1860, date de 1880. Un Musée gréco-romain fut établi à Alexandrie en 1892. Le président de la Société, le Dr Onofrio Abbate²⁴, fait d'ailleurs référence à ces trois précédents musées dans son discours d'inauguration : le nouveau musée de Géographie et d'Ethnographie constitue « le trait d'union de toutes les époques, de la formation de la vallée alluviale du Nil jusqu'à nos jours²⁵ ».

- 10 Le rôle de gardienne de la mémoire des expéditions accomplies par l'état-major que se donna la Société de Géographie fut déterminant dans le projet du musée. L'occupation britannique, à partir de 1882, ainsi que le soulèvement de la *mahdiyya* au Soudan²⁶ mirent un terme à la période des explorations. Dès lors, la Société proposa de publier tous les documents relatifs aux travaux de la III^e section de l'état-major. Son *Bulletin* devait ainsi constituer « de véritables annales des faits les plus glorieux de l'Égypte moderne²⁷ ». La création du musée participait à cette entreprise : « Sauver de la destruction les souvenirs historiques d'un pays et les produits de son œuvre géographique est un devoir de la génération actuelle envers la postérité²⁸. » La réalisation du musée intervenait dans le contexte de la reconquête du Soudan (1896-1898), dirigée par l'officier britannique Horatio Herbert Kitchener, haut commissaire britannique en Égypte de 1911 à 1914, ce qui peut indiquer la vocation coloniale du musée²⁹. Cependant, le *Bulletin* ne fait mention d'aucune nouvelle acquisition en provenance du Soudan. La création de ce musée s'inscrivait également dans le contexte plus large de la mise en place des premiers musées d'ethnographie en Europe, un modèle auquel les concepteurs du musée de la Société de Géographie faisaient explicitement référence.
- 11 Les collections et les musées d'ethnographie connurent un important développement en Europe au cours de la seconde moitié du XIX^e siècle. Les cabinets de curiosités et de sciences naturelles, formés à partir de la Renaissance, en constituèrent les premiers fonds. L'expansion coloniale favorisa l'essor des collections. Deux types de musées se mirent en place : d'une part les musées d'ethnographie générale, traitant des civilisations dites primitives d'Amérique indienne, d'Afrique, d'Océanie et d'Asie, et d'autre part les musées d'ethnographie régionale ou nationale, s'intéressant aux cultures populaires et rurales des sociétés européennes. C'est la Suède qui en conçut le modèle avec la création en 1872 par Artur Hazelius (1833-1901) du premier musée d'ethnographie nationale : le Nordiska Museet de Stockholm, consacré aux peuples de langue scandinave. Les quelque vingt-trois mille pièces qu'il comprenait étaient présentées dans des reconstitutions de scènes de la vie domestique, à l'aide de mannequins costumés. En France, le musée d'Ethnographie du Trocadéro ouvrit à Paris en 1878. Il fut doté en 1884 d'une salle d'Europe et d'une salle de France, essentiellement consacrée à la Bretagne. À la création, en 1937, du musée national des Arts et Traditions populaires, on comptait également une quarantaine de musées locaux et régionaux³⁰. Les principales villes allemandes possédaient, dès la première moitié du XIX^e siècle, des cabinets ethnographiques (*Volkerkunde*) qui furent transformés en musées dans les années 1870, souvent doublés d'un musée de folklore régional (*Volkskunde*³¹). Chaque « pays » avait son musée et l'on recensait en 1936, outre un musée central à Berlin, huit cents musées locaux ou *Heimattmuseen* (Noël 1987 : 147). À Vienne, un département d'anthropologie et d'ethnologie était ouvert en 1884 au musée d'Histoire naturelle. Quant à l'Angleterre,

outre les collections du British Museum, présentées dès sa création en 1751, on peut citer la collection Pitt-Rivers, offerte au musée de l'Université d'Oxford en 1883. Les Pays-Bas possédaient également de riches collections ethnographiques, dont celles du Rijksmuseum voor Volkenkunde de Leyde. De même, en Italie, plusieurs musées d'ethnographie générale et régionale furent fondés au cours de la seconde moitié du XIX^e siècle à Rome, en Sicile, à Florence, Bologne, Milan et Turin. Le Portugal créait un Musée colonial en 1870 puis un musée d'Ethnologie portugaise en 1893. Les grands musées américains, comme ceux de Chicago, Washington et New York, comprenaient également d'importants départements d'ethnologie générale et régionale.

- 12 La notice publiée à l'occasion de l'ouverture du musée de la Société de Géographie en décrit les collections et l'agencement (Bonola 1899 : 30). Elle n'a pas l'exhaustivité d'un catalogue mais il est possible d'établir une liste de cent deux entrées correspondant à des objets ou ensembles d'objets. L'ethnographie apparaît prédominante avec soixante-huit entrées (66,5 %). Par manque d'espace et d'argent pour acheter des vitrines, Frédéric Bonola n'a pu suivre la classification proposée en 1897 et dit avoir adopté une disposition plus symétrique et décorative que raisonnée. Une première salle présente des collections botaniques et géologiques. Une vitrine au milieu de la salle contient des spécimens d'animaux et des appareils de chasse et de pêche. Dans la seconde salle sont exposées des cartes, des photographies du Soudan et d'Afrique centrale, des autographes, des collections de monnaies et des médailles historiques. Le long des murs, une série de tableaux représentant les souverains d'Égypte et des voyageurs surmonte les vitrines, que séparent des trophées d'armes. Deux vitrines renferment des produits naturels et de l'industrie locale d'Égypte et du Soudan. Dans quatre autres vitrines, des objets ethnographiques sont répartis selon leur provenance géographique : Afrique orientale, Azandé et Mangbetu, région des Grands Lacs africains, Soudan et Dâr Fûr. Un autre meuble situé au centre de la salle présente une collection de pièces provenant des Pygmées ainsi que divers objets : amulettes, bracelets, monnaies, armes, trompettes en ivoire. Les trophées mêlent des armes, des boucliers et des instruments de musique de provenances diverses. La répartition par type d'objet indique que les armes sont en plus grand nombre (37 %), suivies par les ustensiles domestiques (20,5 %), les pièces de vêtements et de parures (15 %), l'ameublement (7,5 %) et les instruments de musique (7,5 %). Ces objets proviennent, par ordre d'importance, du Soudan (54 %), de la Corne de l'Afrique (17 %), de la région des Grands Lacs (9,5 %) et des Pygmées (4 %). Dans les collections soudanaises prédominent des pièces des régions du Sud et du Dâr Fûr. Lors de l'inauguration du musée, la répartition géographique des pièces exposées ne correspond plus aux possessions égyptiennes. L'Égypte dut évacuer la ville de Harar en 1884, ses anciennes zones d'influence sur la côte somalienne devinrent la Somalie anglaise en 1887, et l'Érythrée, colonie italienne à partir de 1890. En 1894, les Britanniques établirent un protectorat en Ouganda. Le Congo belge occupa les régions du sud du Soudan de 1894 à 1910. Le Dâr Fûr ne fut reconquis et réintégré au Soudan qu'en 1916. On constate également que certaines régions ou ethnies ne sont représentées que par un seul type d'objet, le plus souvent des armes. C'est le cas des Baqqâra, des Hadandowa, des Shilluk, des Bari et des Acholi.
- 13 Le musée veut offrir un « tableau vivant actuel de l'Égypte et des pays limitrophes³² » en rassemblant des collections de sciences naturelles et d'ethnographie, qui se trouvent ainsi placées sur le même plan, et donc soumises à un traitement et à un regard similaires. C'est un fait que l'on observe couramment en Europe. En raison des liens qui s'établirent

entre les disciplines de l'ethnologie, de la préhistoire et de l'anthropologie physique, les collections d'ethnographie générale furent souvent rattachées aux musées de sciences naturelles, voire exposées à l'intérieur de tels établissements³³. On peut y voir une forme de « naturalisation » des sociétés exotiques (Cuisenier 1995b). Cela montre notamment le poids accordé au milieu, au déterminisme géographique et biologique dans l'étude de productions culturelles. Une telle association témoigne aussi de l'influence des sciences naturelles dans l'approche ethnographique. Les premiers principes de classification des collections ethnographiques s'inspirèrent en effet de la systématique naturaliste. Le musée de la Société de Géographie propose également une représentation de l'évolution de l'humanité « depuis les tribus sauvages, barbares ou nomades, jusqu'aux produits graduels et persistants de la vie sociale paisible et laborieuse³⁴ », soit la civilisation, ce qui correspond aux trois stades définis par la théorie évolutionniste selon des critères technologiques. La conception de l'évolution humaine en termes de progrès détermina l'ordonnement des premières classifications ethnographiques. Les musées avaient pour but de présenter une vision synthétique de ce parcours linéaire. Les objets ethnographiques changèrent ainsi de statut : ils cessaient d'être des curiosités, exposées en raison de leur beauté, leur rareté ou leur étrangeté, pour devenir des spécimens, indicateurs de différents stades d'évolution. Définis et classés selon leur usage, ils étaient appréhendés comme des types au sein d'une série fonctionnelle, indépendamment de leur propre contexte social, de leur mode de fabrication et d'utilisation. Ils n'avaient donc pas de signification en eux-mêmes et ne prenaient de valeur représentative et documentaire que les uns par rapport aux autres, à l'intérieur d'un système dont ils servaient à illustrer les différentes catégories. Dans les systèmes de classification les plus connus, conçus et débattus au cours du XIX^e siècle, les fonctions des objets étaient ordonnées selon une hiérarchie des besoins humains. Celle-ci se fondait, dans une perspective évolutionniste, sur l'ordre selon lequel ils se seraient développés, des plus élémentaires – se nourrir, se vêtir, s'abriter – aux plus élaborés – arts, sciences, religion. Une telle conception supposait d'une part l'universalité des besoins inhérents à toute société et d'autre part l'unité de l'esprit humain : chaque culture répondrait à ces besoins de la même manière et les exprimerait par des objets. Elle permettait notamment d'exposer parallèlement les productions des populations préhistoriques, des peuples dits primitifs, et celles des couches populaires et rurales des sociétés européennes. On constate ainsi qu'au moment où s'élabore une conception scientifique de la collection ethnographique, le « populaire » est pensé en même temps que le « primitif » et présenté de manière identique (Jamin 1985 : 53 ; Chiva 1987 ; Collet 1987). Des collections exotiques et des collections nationales ou régionales sont exposées à l'intérieur d'un même établissement ou dans un même local et il ne semble pas y avoir alors de clivage entre le regard porté sur les unes et sur les autres. C'est également le cas du musée de la Société de Géographie, qui réunit des objets du Soudan et d'Afrique centrale avec des pièces égyptiennes relevant d'une ethnographie nationale.

Richard Butcha, Bari, 1875-1879.

Les collections de ce peuple frontalier apparaissent plus importantes et mieux identifiées que celles des autres sociétés nilotes.

© musée du quai Branly

- 14 La notice du musée témoigne d'un intérêt nouveau pour l'ethnographie de l'Égypte. Les produits de l'industrie locale forment une catégorie apparemment interchangeable ou intermédiaire relevant de la géographie commerciale comme de l'ethnographie. Des pièces provenant d'Égypte et du nord du Soudan, objets en feuilles de palmier des oasis, travaux en métal, bijoux « populaires », tissus, poteries, petits meubles, étoffes, passementerie, sont exposés dans la salle d'ethnographie africaine et considérés comme appartenant à la classe de l'ethnographie. Alors en très petit nombre au musée, ces objets sont, selon les vœux du conservateur, appelés au plus grand développement puisqu'il s'agit de « remplir non seulement quelques vitrines, mais [...] des salles entières consacrées aux documents ethnographiques Égyptiens³⁵ ». Le musée se propose de recueillir des « objets usuels », courants et bon marché puisque l'on peut « sans grande peine et à peu de frais » enrichir les collections afin d'offrir « un tableau complet de la vie des habitants de l'Égypte ». À l'instar des musées européens, il s'agit de reconstituer à l'aide de mannequins costumés « les scènes les plus pittoresques de la vie égyptienne ». Les « moments les plus caractéristiques de la vie populaire », les « manifestations de la vie ordinaire », « intellectuelle et sociale » revêtent une signification particulière : ils expriment la nature et les besoins des peuples, leur « caractère ethnique, intellectuel et moral ». L'étude des objets usuels et de la vie quotidienne permet ainsi « de déterminer l'essence du caractère national, d'en pénétrer la nature et d'en expliquer les manifestations ». Les objets apparaissent donc comme des éléments signalant l'identité et les caractéristiques d'un groupe. Ils sont jugés significatifs et représentatifs d'une culture. Ces considérations rejoignent tout à fait celles de l'ethnologie de la fin du XIX^e siècle. Sur le modèle de l'archéologie, il semblait alors possible de mettre au jour les caractéristiques

d'une culture à partir de ses productions matérielles. La primauté accordée à l'étude de la civilisation matérielle et à l'établissement des collections amena l'ethnographie à se consacrer surtout à l'étude des objets et des techniques. Ceux-ci forment aussi l'aspect le plus visible et le plus accessible d'une civilisation compte tenu de la pratique ethnographique telle qu'elle était menée au XIX^e siècle : séjours de courte durée, méconnaissance des langues, absence de formation des voyageurs – explorateurs, naturalistes, militaires, missionnaires. La culture se trouvait ainsi identifiée à ses manifestations matérielles, ce qui conduisit à privilégier certains domaines, comme le mode de vie et les cultes, qui étaient les plus susceptibles d'être exposés dans une vitrine, par rapport à ce qui était moins facile à transposer sur le plan matériel. On estimait également, avec des systèmes de classification qui divisaient chaque culture en un certain nombre d'éléments, « rendre compte de la totalité des aspects de la vie humaine. Tout se passe comme si on pouvait, à l'aide d'inventaires, de “grilles classificatoires”, dans lesquels chaque objet trouvait sa place dans une classe déterminée, épuiser la totalité des manifestations morales et intellectuelles de l'homme. [...] Ce qui suppose qu'on pouvait tout appréhender d'une société, qu'il n'y a rien de “caché” qui ne puisse être “exprimé” par des objets » (Dias 1991 : 131).

- 15 Cette notice apparaît bien comme l'un des textes fondateurs de l'ethnographie de l'Égypte. Les concepteurs du musée portent un regard ou un questionnement ethnologique sur la vie quotidienne et les objets usuels. Ces derniers sont considérés comme des « documents ethnographiques » et le musée leur confère ainsi un statut scientifique. Par rapport aux beaux-arts, la présentation de collections scientifiques doit se justifier par une théorie et des finalités explicites (Collet 1987 : 70). La référence que fait le président de la Société aux trois musées précédant la création de cet établissement est intéressante car ceux-ci sont dédiés à des disciplines « nobles » et reconnues : l'archéologie et les arts des périodes antique et classique. À l'opposé, le musée de la Société de Géographie présente des objets quotidiens, contemporains et populaires, dont la valeur culturelle et scientifique se trouve largement dépréciée et loin d'être établie. L'étude et la conservation des objets ethnographiques se justifient en ce qu'elles permettent d'approcher la nature, « l'essence intime³⁶ » ou l'identité d'un peuple. Le « savoir sur le peuple » légitime le projet de recueillir pour elles-mêmes les données de la vie quotidienne.
- 16 Cet intérêt naissant pour l'ethnographie égyptienne peut s'expliquer par la fin des grandes explorations de l'Afrique et de l'empire égyptien. La Société recherche de nouveaux sujets d'étude, ce qui transparaît également dans son *Bulletin*. On repère à cette période la publication des premiers articles portant sur l'ethnographie de l'Égypte, dont la description passe alors des Belles-Lettres à l'exposé scientifique. Le compte rendu en 1888 de l'ouvrage d'Anna Neumann, épouse du consul d'Autriche au Caire, *Du Danube au Nil* (paru en 1886), est présenté comme une concession à la littérature « légère » et féminine des voyages, par opposition à celle, scientifique et sérieuse, des explorateurs. C'est cependant la première « description de mœurs » de l'Égypte qui parut dans le *Bulletin* (Neumann 1889). Le compte rendu de son travail sur *La Lithuanie et ses légendes*, lors de la séance du 25 avril 1890, contient par ailleurs la première référence au terme de folklore en tant que discipline (Neumann 1891). La conférence de Piot Bey, « Causerie ethnographique sur le fellah » (Piot Bey 1899), parue en 1899, l'année suivant l'inauguration du musée, se présente comme la première intervention scientifique à ce sujet. Le secrétaire de la Société oppose notamment le paysan « de pure convention

entrevu du bout de la lorgnette des touristes ou à travers les fantaisies de leur imagination » (*ibid.* : 204) à la compétence de Piot Bey, vétérinaire en chef de l'administration des domaines de l'État, qui est en rapport avec eux depuis vingt ans. De même, dans l'introduction du travail d'E. Sidawi intitulé « Mœurs et traditions de l'Égypte moderne. Sitti Damiana, sa légende, son mouled » (Sidawi 1917) se trouvent mis en cause les touristes qui prétendent connaître le pays après un bref séjour et dont les postes d'observation sont les wagons-restaurants ou le luxueux hôtel Cataract d'Assouan. Ces communications témoignent d'une nouvelle approche du folklore qui, jusqu'alors objet de curiosité et d'exotisme, devient un sujet d'étude scientifique.

- 17 La disparition d'un mode de vie est également invoquée parmi les motifs de la création du musée, dont le rôle de conservatoire est clairement affirmé : « C'est ainsi que nous conserverons le souvenir des mœurs, que la civilisation moderne tend à faire disparaître partout³⁷. » Le développement des collections d'ethnographie égyptienne, outre l'intérêt scientifique et historique exposé dans la notice, portait-il aussi l'affirmation ou la revendication de l'identité égyptienne ? L'étude des objets usuels et de la vie quotidienne, telle que la concevaient les organisateurs du musée, témoigne d'un questionnement sur le caractère national et l'identité des peuples. Plusieurs éléments paraissent révélateurs du caractère « patriotique » de cette entreprise. Les musées sont des institutions qui célèbrent, au travers d'un patrimoine culturel, une nation, une époque ou une cité (Pomian 1991). Le musée de la Société de Géographie vise au prestige de l'Égypte en célébrant les travaux accomplis à l'époque des explorations. Il valorise également les grands hommes qui contribuèrent à son rayonnement. La galerie de portraits de ses souverains, des savants et des explorateurs illustres qui les servirent, forme un « panthéon égyptien » (Bonola 1899 : 28). Des liens étroits unissaient par ailleurs la Société aux souverains d'Égypte. Fondée sous le haut patronage du khédive, celle-ci bénéficiait de son soutien financier. Le khédive nommait le président et le secrétaire. De nombreux ministres et hauts fonctionnaires en étaient membres. L'intérêt pour l'ethnographie égyptienne peut ainsi apparaître comme une forme de revendication nationaliste opposée aux Anglais, pour lesquels l'Égypte ne formait pas une nation, et rejoignait peut-être la politique du khédive `Abbâs II qui affichait des positions indépendantistes. Les traditions forment des symboles d'identité, concourant à caractériser la nationalité et susceptibles d'une mobilisation politique. Parce qu'elles paraissent immémoriales, elles renvoient à l'origine et donc à l'éternel. Les coutumes « séculaires » partagées par tout un peuple affirment et légitiment la spécificité de l'identité collective, sa continuité historique et la cohésion de la communauté nationale. En liant géographie et ethnographie, le musée de la Société de Géographie enracine et circonscrit en outre cette représentation de l'identité égyptienne à l'intérieur d'un territoire commun. La vocation patriotique de certains musées d'ethnographie nationale fut parfois clairement affirmée par leurs concepteurs. En Suède, Artur Hazelius envisageait par exemple d'« utiliser les objets du patrimoine pour éveiller et stimuler les sentiments patriotiques du visiteur » (Thiesse 1999 : 200). De même, Frédéric Mistral voulait renforcer le sentiment communautaire en favorisant avec son musée l'émergence d'une identité régionale (Roth 1989). La fonction pédagogique d'identification nationale ou régionale dévolue à ce type de musée en fait une institution éminemment politique, qui permet notamment de donner à des peuples ou à des régions une importance culturelle qui leur était déniée sur le plan politique (*ibid.*).

- 18 Au travers de l'ethnographie, le musée circonscrit un objet d'étude, un type de savoir qui demeure cependant potentiel vu la taille très réduite des collections égyptiennes. On mesure ainsi le décalage entre les ambitions du musée et le caractère embryonnaire de ses collections³⁸. Aussi la notice lance-t-elle de nombreux appels aux dons, principalement en direction des Égyptiens. Bien qu'il témoigne d'un important savoir ethnologique préalable en se faisant l'écho des récents développements de cette discipline en Europe, ce document ne donne cependant que peu d'indications pratiques sur les modalités de la collecte, si ce n'est la mention de provenance. La circulaire de 1897 sur le classement du musée se borne de même à délimiter divers champs d'investigation sans énumérer d'objets. Les types d'objets à collecter ne sont définis que par leur caractère usuel et quotidien. De même, la population à étudier s'étend de manière très générale aux Égyptiens dans leur ensemble, même si la notice contient des références à la « vie populaire ». Il s'agit bien de rassembler les matériaux nécessaires pour entreprendre une recherche originale sur l'Égypte, mais l'enquête et la collecte ne sont pas conçues de manière méthodique ou systématique.

Les collections en 1923 et 1924

- 19 Vingt-cinq ans après la fondation du musée, entre 1923 et 1924, la Société publia le catalogue de ses collections : *The Ethnographical Collection of the Royal Geographical Society Cairo. Catalogue of the Ethnographical Museum*³⁹. L'inventaire, la délimitation, la réorganisation et l'enrichissement des collections du musée ressortissaient au programme de travail élaboré en 1918⁴⁰. La volonté de mener des enquêtes spécialisées et systématiques s'y trouvait clairement énoncée. La Société voulait porter l'essentiel de ses travaux sur la géographie et l'ethnologie de la vallée du Nil, pour promouvoir et cultiver les études ethnographiques. Définie comme l'étude de toutes les manifestations de la vie matérielle et morale, l'ethnologie était aussi considérée comme « fille de la géographie » (Foucart 1917) et devait guider les travaux géographiques.
- 20 L'introduction du catalogue dépeint l'état d'abandon dans lequel étaient laissées les collections, pour déplorer l'absence ou la disparition de l'étiquetage ainsi que le caractère incomplet et imprécis des anciens catalogues, établis sur des feuilles volantes. Ce musée apparemment tombé en désuétude montre ainsi que l'initiative de son premier conservateur et les projets qu'il ébauchait n'ont guère été relayés au sein de la Société et de son public. Le domaine d'étude du musée fut tout d'abord précisément délimité à l'ethnographie avec la suppression des spécimens de minéralogie⁴¹. Selon le principe alors en vigueur de la muséologie ethnographique, les collections devaient être reclassées sur le modèle de la systématique naturaliste, pour ordonner les objets par classe (fonction), espèce (type d'activité) et variété (provenance géographique⁴²). Le catalogue de 1923-1924 propose ainsi une classification par type d'objet qui rompt avec le classement géographique adopté jusqu'alors. Il comprend quatre cent quatre-vingt-une entrées correspondant à un numéro d'inventaire. Les collections du musée se composaient alors d'environ sept cent quarante pièces. Si le catalogue décrit de manière détaillée la forme, la matière et les décors des objets, et comporte à ce titre de nombreuses planches d'illustrations, il ne présente que de rares informations quant à leur usage particulier. La provenance exacte des objets est parfois inconnue (vingt-six entrées, 5,5 %). Elle est présumée pour deux cent six entrées (soit 43 %), ce qui correspond à plus de trois cents pièces (trois cent quatorze, soit 42 %). Par ailleurs, cinquante-six entrées, représentant

une centaine d'objets, font mention de deux origines possibles⁴³. Le classement adopté, loin d'être systématique, contrairement à ce qu'annonçait le programme de travail de la Société, est le suivant : instruments de musique, nourriture, vêtements, bijoux et parures, armures, ustensiles et meubles. Cette dernière catégorie se subdivise en vaisselle, récipients, vannerie, ustensiles divers, meubles, outils, ustensiles agricoles, loisirs, harnachement, sacs et boîtes, bâtons et massues, poignards, épées, couteaux et hachettes, boucliers, lances, piques, arcs, carquois, flèches, harpons, armes à feu, pièges, monnaies, religion et magie, et divers. Des objets sont également répertoriés dans un supplément. Les armes sont prédominantes avec deux cent cinquante-sept entrées (53,5 %), soit trois cent soixante-dix-sept pièces, suivies par les ustensiles domestiques (cent neuf entrées, 22,5 %), qui composent une collection de cent quarante-deux objets, quelque quatre-vingt-dix pièces de vêtements et de parures (cinquante entrées, 10,5 %), une vingtaine d'instruments de musique et de meubles (vingt-cinq et vingt-quatre entrées, soit 5 %). Les objets proviennent en majorité du Soudan avec deux cent vingt-trois entrées (46,5 %), soit un ensemble de trois cent vingt objets (43 %). Le catalogue recense également une collection provenant d'Afrique orientale, des plateaux de l'Éthiopie, des côtes de la mer Rouge et de l'océan Indien, composée d'une centaine d'objets (17 %). La région des Grands Lacs africains se trouve représentée par un ensemble d'une soixantaine de pièces (8,5 %). La collection d'Afrique centrale comprend une trentaine d'objets des Pygmées et des Mangbetu (4 %).

- 21 Si l'on compare les collections de l'exposition de Venise en 1881, celles de 1898 et du catalogue de 1923-1924, on constate que la part du Soudan reste toujours prépondérante. Ceci peut s'expliquer par l'implantation ancienne et durable de l'Égypte dans ce pays, tandis que, à l'exception du Dâr Fûr, dans les territoires conquis au cours des années 1870 sa présence fut bien plus passagère puisqu'elle n'en recouvra pas l'administration à la suite de la reconquête du Soudan (1896-1898). Les régions les plus anciennement gagnées, entre 1820 et 1840, tels la Nubie, le Sennâr et le Kordofân, ne se trouvent guère représentées. Comptant respectivement deux, douze et neuf objets, elles ne semblent pas avoir suscité de collecte ethnographique. Les zones acquises dans les années 1870 sont mieux représentées, sans pourtant que des séries importantes et homogènes aient été constituées au sujet des différents groupes de population répertoriés dans le catalogue. Un ensemble d'objets regroupe de manière indéterminée dix-sept pièces relatives aux Dinka, Nuer et Shilluk, et compte principalement des armes, un appui-tête, une pipe et un bracelet. On relève également une collection de meubles et d'armes des Bari (dix-neuf pièces), des Bongo et des Jur (dix pièces). On peut ainsi se demander si la place relativement importante qu'occupe, avec cinquante objets, la collection azandé parmi les ethnies du sud du Soudan n'est pas liée au don de l'explorateur italien Carlo Piaggia à la Société de Géographie. L'intérêt porté à certains groupes semble subordonné à des problèmes d'administration. Il en est ainsi des Baqqâra, pasteurs de bovins arabophones, dont le territoire s'étend du lac Tchad au Nil Blanc (« ceinture des Baqqâra »), probablement en raison du rôle qu'ils jouèrent dans le soulèvement de la *mahdiyya*. Le *Bulletin* de la Société de Géographie ébauche à leur endroit l'image de farouches « chasseurs d'hommes », sauvages, cruels et fanatiques, comme le reflète la collection de trente-huit objets dévolue à ce groupe, composée de trente-cinq armes, principalement des lances, d'un piège et de deux récipients à eau ou à lait. De même, la part prise par les Hadanduwa dans la collection d'armes des tribus nomades beja, qui vivent entre le Nil et la mer Rouge (seize objets sur dix-huit), peut s'expliquer par le fait qu'ils formaient un groupe prédominant, dont la soumission fut difficile. Les études sur les peuples de langue

hamite ou chamite comme les tribus beja apparaissent également liées à la question de l'origine des anciens Égyptiens. Le terme de hamite, dont le sens premier était strictement linguistique, prit des connotations culturelles et raciales pour désigner les pasteurs nomades de la Corne de l'Afrique, au physique proche des Européens et jugés de ce fait supérieurs aux autres Africains. Il était alors question d'établir les origines hamites de la civilisation égyptienne antique (Mosconas 1886 ; Schweinfurth 1897 ; Wainwright 1919-1920).

- 22 La vocation coloniale des collections du musée demeure. Celles-ci portent principalement sur les zones frontalières de l'empire égyptien et témoignent de son extension maximale. La répartition par type d'objet montre la nette prédominance des armes, comme cela était déjà le cas à l'exposition de Venise et lors de l'inauguration du musée en 1898, et souvent de manière disproportionnée par rapport aux autres catégories. Les collections conservent ainsi en 1923-1924 l'aspect « du trophée que ramène des terres lointaines une expédition victorieuse » (Centlivres 1982 : 35). Elles alimentent des images de violence et de sauvagerie. Il est intéressant de relever que, depuis l'exposition de Venise, les seules collections relativement homogènes, sans grande disparité entre les différents types d'objets et dans lesquelles l'armement n'est pas prééminent, sont celles issues des Grands Lacs. Les structures politiques des royaumes de cette région, fortement peuplés et organisés, et dont les traditions historiques remontent au XVI^e siècle, furent analysées selon le modèle de la féodalité médiévale, ce qui leur conférait un degré de civilisation supérieur par rapport aux tribus « sauvages » du sud Soudan. Et il ressort des collections du musée de la Société de Géographie que la civilisation matérielle de cette région ne suscita pas les mêmes représentations que les sociétés nilotes.
- 23 La composition des collections africaines du musée de la Société de Géographie ne paraît donc pas avoir fondamentalement changé depuis l'exposition de Venise. En revanche, par rapport à la description donnée dans la notice publiée à l'occasion de l'inauguration du musée, les collections égyptiennes semblent s'être quelque peu enrichies. Dans le catalogue, cinquante-trois entrées se rapportent à l'Égypte, ce qui correspond à un ensemble de cent trente pièces environ. Neuf d'entre elles sont d'époque pharaonique. L'origine exacte de dix-huit objets qui proviennent soit d'Égypte soit de Khartoum demeure incertaine. Les collections égyptiennes se constituaient alors d'accessoires de toilette, d'un vêtement de femme et d'une série de dix-sept bijoux. On comptait une quarantaine d'ustensiles domestiques divers, auxquels s'ajoutait une collection de huit jouets en bois et en terre cuite. Le catalogue mentionne également un chapelet, quatre petites croix en feuilles de palmier et une collection de quarante amulettes du Fayoum. Un tel inventaire révèle le caractère encore disparate et embryonnaire des collections égyptiennes en 1923-1924, en dépit de l'intérêt marqué que leur témoignait la notice publiée à l'occasion de la création du musée et des appels de son fondateur pour les enrichir de nombreux objets.
- 24 La promotion des études ethnographiques et l'enrichissement des collections formaient le deuxième volet de la réorganisation du musée. Ils devaient être guidés par des questionnaires et des instructions. Sur le modèle des sociétés d'ethnologie européennes, la Société de Géographie entendait publier des protocoles d'enquête à destination des collectionneurs amateurs. Les instructions adressées aux voyageurs et diffusées par des institutions scientifiques connurent un important développement en Europe aux XVIII^e et XIX^e siècles. Ces directives sont significatives de la distinction alors établie entre l'observation, laissée aux amateurs – voyageurs, commerçants, administrateurs –, que

l'on guidait à l'aide de tels questionnaires, et l'interprétation et la classification, réservées aux savants. La professionnalisation de l'ethnologie dite « de terrain » est en effet plus tardive. Ce type d'enquête supposait notamment que la collecte des objets ethnographiques pût se faire indépendamment de leur contexte de fabrication et d'utilisation.

- 25 À travers ces instructions, la Société de Géographie cherchait à rationaliser la collecte, à obtenir des renseignements normalisés, à éduquer et à codifier un regard ethnographique. À ce titre, son programme de travail contient un petit questionnaire portant sur les principaux aspects à relever autour de la « vie matérielle » (nourriture, vêtements et ornements, habitations, feu, arts et métiers) et de la « vie morale » (naissance, puberté, mariage, classe d'âge, mort, langue, organisation sociale, droit et morale, religion, jeux, arts, mythes, sciences⁴⁴). Des notices renfermant ce programme furent imprimées en anglais et en français, et diffusées en novembre 1918⁴⁵. On voit apparaître dans ce questionnaire de nouveaux centres d'intérêt comme l'habitat, l'utilisation du feu, les matériaux et les techniques, le cycle de la vie et l'organisation sociale. La Société souhaitait également soumettre chaque année un ou plusieurs sujets d'étude. Elle proposa deux enquêtes monographiques à mener à l'aide d'un questionnaire sur l'oasis de Siwa et les Tziganes d'Égypte. La description de Siwa par Mustafa Maher pacha, éditée en 1919, s'en inspire et propose ainsi un premier tableau « raisonné » de l'oasis (Maher 1919). Deux autres questions portant sur les techniques d'irrigation et de vannerie traitaient de l'histoire de la civilisation dans une perspective comparatiste. L'égyptologue George Foucart (1866-1944), directeur de l'Institut français d'archéologie orientale et président de la Société de 1918 à 1928, est l'auteur d'un *Questionnaire préliminaire d'ethnologie africaine* (Foucart 1919), dont cinq à six cents exemplaires furent adressés aux divers ministères des colonies, instituts coloniaux, missions chrétiennes et gouverneurs. D'après la dédicace, le sultan d'Égypte Ahmad Fouad (1917-1936) aurait lui-même commandé cet ouvrage. L'organisation des questions s'inspire des deux cent deux items retenus par la Société belge de Sociologie, présentés dans le *Questionnaire général* de Halkin (1905) et utilisés dans les *Monographies ethnographiques* éditées par l'Institut international de Sociologie de Bruxelles. Seules trois réponses ont été publiées dans le *Bulletin*⁴⁶. En ce qui concerne les collections du musée, la Société envisageait de « dresser une liste d'urgence des objets qui, en Égypte même et au Soudan, existent encore sous nos yeux, mais sont malheureusement appelés à disparaître prochainement⁴⁷ » pour suggérer de collecter des vêtements et d'établir des modèles réduits des habitations. Le musée du Congo de Tervuren, fondé en 1898 et actuel musée royal de l'Afrique centrale, fait figure de modèle pour la Société de Géographie, tant pour ses instructions que pour la classification de ses collections (Foucart et Cattai 1921). Cet intérêt pour l'ethnologie belge peut s'expliquer par le fait que celle-ci se cantonnait principalement au domaine colonial belge, comme la Société de Géographie entendait le faire au Soudan, et qu'elle fut dans un premier temps « l'œuvre d'ethnographes autodidactes, dont les travaux [étaient] liés à l'action administrative ou missionnaire » (Devish 1992 : 110), soit le public que la Société voulait toucher pour alimenter ses recherches.
- 26 Le troisième et dernier objectif marquant la réorganisation du musée visait à constituer des séries comparatives avec des pièces de l'Antiquité pharaonique. Le catalogue inventorie ainsi dix objets anciens, soit des armes, deux appuis-tête, trois paniers, deux paires de sandales et un fuseau. La comparaison de collections africaines contemporaines avec des objets de l'Antiquité égyptienne devait mettre en évidence l'influence de la

civilisation pharaonique sur l'Afrique, considérée comme un « musée vivant » : « Les bas-reliefs de Thèbe ou de Saqqara vivent encore en êtres de chair et d'os en mille points du haut Nil, du Zambèze, du Niger et du Congo⁴⁸. » Les animateurs de la Société de Géographie se réfèrent au concept de survivances, qui fut introduit en 1871 par l'anthropologue britannique Edward Burnett Tylor (1832-1917). Il envisageait notamment d'étudier l'évolution de la culture à partir de l'examen des « survivances », c'est-à-dire des coutumes et des croyances qui se perpétueraient d'un stade de civilisation à un autre, pour ainsi apparaître comme les « témoignages fossilisés d'anciennes institutions » (Bonte et Izard 1992). Les études folkloriques furent également largement dominées par la recherche de survivances, notion qui leur fournit une assise théorique. La Société de Géographie adopta dans ses recherches sur l'Égypte la même problématique qu'en Europe pour le domaine du folklore et des superstitions. La recherche de survivances de l'époque pharaonique qui oriente les travaux menés en Afrique détermine aussi l'approche du folklore égyptien et les traits relevés se voient toujours comparés et assimilés à la période antique (voir Foucart 1919 : X). C'est ainsi que, dans le catalogue, une série de quarante amulettes est étudiée en comparaison avec l'époque pharaonique pour montrer que les mêmes objets sont utilisés depuis l'Antiquité. De même, l'intérêt d'une collection de huit jouets de Haute-Égypte provient de ce qu'ils apparaissent comme une imitation évidente d'objets de l'Égypte ancienne.

- 27 En dépit de l'élaboration d'un programme de travail méthodique en 1918 et de la diffusion de questionnaires, la Société de Géographie n'a suscité aucune série d'études systématiques sur le folklore égyptien. Les articles parus à ce sujet dans le *Bulletin* au cours des années 1920 sont rares et toujours orientés vers la recherche de survivances de l'époque pharaonique. Outre l'article déjà cité de Mustafa Maher pacha sur l'oasis de Siwa, on relève en 1921 un texte de F. L. Smith à propos d'un chariot à battre (*nûrag*) [Smith 1921]. En 1926 paraissait un article de Winifred S. Blackman, diplômée du Royal Anthropological Institute, intitulé « Some social and religious customs in modern Egypt, with special reference to survivals from ancient times » (Blackman 1926). Elle y rapproche notamment le culte des saints coptes et musulmans et les pratiques funéraires de l'Égypte antique et recherche des similitudes entre les croyances au double spirituel dans l'Égypte contemporaine et celles de l'époque pharaonique.

Les collections de 1927 à 1933

- 28 De 1927 à 1933, le musée entreprit d'enrichir ses collections égyptiennes à l'instigation de l'un des membres de la Société, le Révérend Père Paul Bovier-Lapierre⁴⁹. Ce projet paraît lié au déménagement de la Société dans de nouveaux locaux, construits à l'occasion du Congrès international de Géographie qui se déroula au Caire en avril 1925. Dans une lettre « sur le développement des collections ethnographiques de la Société », datée du 4 février 1927, le Révérend Père Paul Bovier-Lapierre constate l'« affligeante pauvreté » des collections égyptiennes au sein d'un musée presque exclusivement consacré à l'ethnographie africaine (Bovier-Lapierre 1928 : 351-353). Composées d'« échantillons isolés », « simples curiosités d'amateur », elles ne constituent pas selon lui de séries suffisamment homogènes et complètes « pour donner une idée satisfaisante de la civilisation ancienne ou actuelle de la Vallée du Nil ». Il se réfère au modèle des musées européens pour opposer ce qu'il considère comme une négligence au zèle déployé en Europe, où l'on « s'efforce aujourd'hui de rassembler dans les musées nationaux tous les

objets, même les plus humbles, caractérisant les mœurs et coutumes locales ». Il souligne la valeur documentaire des collections ethnographiques, pour également invoquer des raisons de « fierté nationale » et de « piété filiale envers les ancêtres disparus ». Il insiste sur l'urgence à « garder la trace matérielle des industries indigènes, industries qui donnaient jadis à chaque région son caractère original, avant qu'elles n'aient définitivement disparu devant l'uniformisation moderne qui fait tache d'huile sur le globe entier ».

- 29 À la suite de cette lettre, le conseil d'administration alloua la somme de dix livres égyptiennes pour effectuer les premiers achats. Le musée fit ainsi en 1928 l'acquisition de deux cent cinquante objets comprenant des instruments de métier (tisserand, cordonnier, tailleur de pierre, maçon, matelassier), des ustensiles de cuisine, des accessoires de toilette, des bijoux, des ferrures de porte et un lot d'amulettes⁵⁰. Souhaitant compléter cette collection, la Société octroya une nouvelle dotation de quinze livres égyptiennes. Le roi Fouad lui-même prit part à cette politique d'acquisition. En 1928 et 1929, il fit don d'un ensemble d'objets provenant des oasis de Siwa et de Kharga, spécialement recueillis pour le musée, et d'une collection de deux cent soixante photographies des différentes oasis du désert égyptien⁵¹. En 1931, le comité des Beaux-Arts remettait « une série de pièces caractéristiques au point de vue de l'art populaire égyptien », qui devaient être prêtées par le musée pour figurer à l'Exposition internationale d'art populaire à Berne en 1934⁵².
- 30 Un « Rapport sur le musée d'Ethnographie égyptienne » rédigé par le Révérend Père Paul Bovier-Lapierre en 1933 offre une description des collections, sans toutefois donner suffisamment de détails sur les pièces qui les composent pour permettre un comptage (Bovier-Lapierre 1934). Il retrace la politique d'acquisition menée depuis six ans par la Société de Géographie pour développer la section proprement égyptienne de son musée. Ce dernier comprend quatre salles dont trois sont réservées à l'Égypte, tandis que les collections africaines se trouvent rassemblées dans une seule pièce. Cette répartition traduit bien la priorité donnée à l'ethnographie égyptienne. Pour le Révérend Père Paul Bovier-Lapierre, il fallait désormais clore la « période soudanaise » du musée.
- 31 La description des différentes séries montre que depuis l'inventaire de 1923 les collections se sont développées et diversifiées. Outre un *mahmal*⁵³ offert par le roi d'Égypte, la première salle rassemble des « objets manuels se rapportant aux diverses manifestations de la vie populaire et sociale » : l'alimentation (ustensiles de cuisine), l'hygiène et la parure (objets de toilette, bijoux), les divertissements (jeux, jouets, pipes et narghilés, instruments de musique), la « vie religieuse » (objets de piété, amulettes), la « vie intellectuelle » (matériel pour l'écriture) et la « vie domestique » (clefs et serrures, ustensiles de ménage), ainsi que des pièces relatives à « l'outillage des divers métiers populaires ». La deuxième salle présente des collections portant sur l'outillage agricole de Haute et Basse-Égypte, le harnachement des animaux, les poids et mesures, les récipients, les lanternes et les potences de suspension, la verrerie et les poteries, ces dernières constituant trois séries parallèles de poteries anciennes, médiévales et contemporaines. Des vitrines particulières sont consacrées aux industries du Fayoum, d'Assiout et des oasis du désert libyque. La troisième salle est dédiée aux collections soudanaises constituées par l'état-major de l'armée et les explorateurs. Une quatrième salle présente des pièces de mobilier : des meubles divers (coffres, armoires, chaises, pupitres), des boiseries et des moucharabiehs, un siège et un palanquin de mariage, des enseignes de boutique et des nattes de prière. Le musée comprend en

outre une collection de poupées représentant les divers costumes portés par les Égyptiennes, don d'une princesse de la famille royale.

- 32 Le Révérend Père Paul Bovier-Lapierre envisageait par ailleurs « la constitution d'un droguier égyptien, qui montrerait la survivance jusqu'aux temps modernes de bien des remèdes prescrits par les vieux médecins grecs, byzantins et arabes. Là encore il faut se hâter, car la concurrence victorieuse des spécialités européennes rejette peu à peu dans l'oubli les vieilles recettes de la pharmacopée locale » (Bovier-Lapierre 1934 : 290-291). Il espérait également pouvoir présenter les collections en reconstituant une « rue des métiers », la cour d'une ferme, les différentes formes d'habitat rural et urbain. En 1898 comme en 1933, les dioramas forment, pour les animateurs de la Société, le meilleur mode d'exposition des collections ethnographiques (*ibid.* : 290).

Gravure représentant un *mahmal*.

in Edward Lane, *Manners and Customs of the modern Egyptians*, Ward Lock and Co, Londres, 1833-1835.

- 33 Les documents relatifs au musée témoignent de l'attention portée à l'équipement domestique et à l'outillage, et donc au cadre de vie et aux savoir-faire. Si l'on relève des références à la vie et aux métiers « populaires », les collectes portent de manière générale sur les mœurs et les industries égyptiennes ou « indigènes », sans que certaines catégories de la population, telles les couches « populaires » ou paysannes, n'en apparaissent explicitement comme les uniques dépositaires. La valeur scientifique et documentaire des objets ethnographiques se trouve clairement affirmée. Ceux-ci sont considérés comme des échantillons, des éléments d'étude, des pièces et des séries documentaires. Ils se signalent également comme des témoins, c'est-à-dire les produits d'une culture dont ils reflètent et manifestent les caractéristiques. Deux qualités concourent à la définition des objets ethnographiques intéressant les collections du

musée : le fait qu'ils contribuent à déterminer les spécificités locales et leur caractère ancien. On retrouve ainsi la valorisation par l'originalité et par l'ancienneté telle qu'elle participe à la définition des traditions. L'ethnographie apparaît comme une entreprise de sauvegarde du passé. Le Révérend Père Paul Bovier-Lapierre propose notamment de constituer des séries d'étude à partir d'ouvrages datant de la première moitié du XIX^e siècle tels que la *Description de l'Égypte*, réalisée lors de l'expédition d'Égypte de Bonaparte (1798-1801) et éditée entre 1809 et 1828, et le livre d'Edward Lane (1801-1876), *An Account of the Manners and Customs of the Modern Egyptians*, publié en 1836 (Bovier-Lapierre 1928 : 351-353). L'œuvre de cet orientaliste anglais, qui vécut en Égypte de 1825 à 1828 et de 1833 à 1835, est considérée comme une importante source ethnographique concernant ce pays au début du XIX^e siècle (Lane 1989). De même, les lieux de collecte se trouvent chez les brocanteurs, dans les « marchés de vieilles ferrailles et d'objets de rebut, qui se tiennent en plein vent » (*ibid.*), les « vieilles boutiques » et les « localités éloignées », d'où l'on peut encore rapporter « certains objets ethnographiques depuis longtemps disparus des grandes villes » (Bovier-Lapierre 1934 : 291). La qualification de ces objets placés « au rebut » chez les brocanteurs montre qu'ils ont perdu leur fonction utilitaire. Le musée de la Société de Géographie suit les principes de collecte qui guidaient les folkloristes au XIX^e siècle : « sauvegarder, conserver et présenter des objets [...] qui ne sont plus en usage » (Roth 1989 : 126). Le Révérend Père Paul Bovier-Lapierre insiste sur la survie précaire de tels « vestiges », « trace matérielle » et « témoins encore subsistants des coutumes et des industries indigènes ». La menace de « l'uniformisation moderne » et de « l'envahissement de la camelote étrangère » souligne le caractère ancien et local, spécifique et authentique de ces objets. Face à l'urgence de la collecte, il s'agit de mener sans délai de véritables « campagnes » de « chasse aux documents » (*ibid.* : 286), pour sauver de l'oubli en les conservant dans un musée des éléments jugés significatifs et représentatifs de la culture égyptienne. Un rôle de conservation est ainsi précisément dévolu au musée. S'y associe la fonction de commémoration que contient la référence à la piété filiale due aux ancêtres disparus.

34 Quant à la vocation scientifique du musée, le rapport de 1933 évoque les résultats obtenus grâce à la constitution de séries comparatives permettant le rapprochement d'objets d'époques différentes, en dépit d'une présentation que le Révérend Père Paul Bovier-Lapierre juge encore imparfaite du fait du manque d'espace qui ne permet pas la séparation des séries ni le regroupement de certaines pièces comme les outils. Des animaux modelés en argile recueillis dans le delta semblent ainsi rappeler de façon frappante les figurines de l'époque prédynastique⁵⁴. Les vases striés d'Armant, près de Louxor, paraissent sortir de tombeaux de la même époque. Le Révérend Père Paul Bovier-Lapierre estime que le *Bulletin* de la Société a tiré des « bénéfices scientifiques » de telles comparaisons. Il fait notamment référence à l'étude de Charles Bachatly, « Notes sur quelques amulettes égyptiennes », parue en 1929 et 1931 (Bachatly 1929 et 1931). Son auteur a trouvé parmi les nouvelles acquisitions du musée « les éléments d'études bien documentées sur la survivance de très anciennes idées religieuses dans les superstitions encore si puissantes sur l'âme populaire, comme la croyance sur la "qarina" [le double spirituel], proche parente du "double" pharaonique. Une série indéfinie de recherches, intéressant à la fois l'ethnographie et l'histoire des religions, est ainsi en germe dans nos collections, attendant les travailleurs » (Bovier-Lapierre 1934 : 289).

35 Au cours de cette période, outre les divers travaux de Charles Bachatly⁵⁵, on relève un article de G. A. Wainwright, intitulé « Ethnology in Egypt » (Wainwright 1929). L'Égypte y

est considérée comme le pays le mieux placé pour étudier et montrer la permanence de la civilisation au cours des siècles dans le domaine des techniques ou celui des superstitions qui témoigneraient de la survivance d'anciennes croyances religieuses. Wainwright engage ainsi à constituer une collection scientifique et représentative de toutes les manifestations de la « vie indigène » pour établir des comparaisons avec les habitudes des anciens Égyptiens qui se perpétueraient quotidiennement sans qu'on le remarquât, alors que de telles survivances seraient en train de disparaître devant les modes et les techniques européennes. L'étude de la permanence de la culture lui apparaît comme le premier devoir de l'ethnologie en Égypte. Il estime qu'il est de la mission particulière de la Société de Géographie d'éveiller l'intérêt des habitants de l'Égypte pour l'observation du mode de vie et de ces « petites choses » qui font connaître la « vraie vie du peuple ». Il donne pour exemple l'utilisation d'un nombre magique, le *budûh*⁵⁶, pour assurer la sûreté et la rapidité du transport du courrier et les croyances entourant les statues, qui seraient des hommes transformés en pierre en raison de leurs mauvaises actions. Il signale qu'un questionnaire portant sur les croyances et les pratiques des Égyptiens a été diffusé par la Société afin de guider les éventuels enquêteurs⁵⁷.

Carré magique du budûh

و	ر	ب
ا	ه	ط
ح	ج	د

4	9	2
3	5	7
8	1	6

- ³⁶ À la suite du rapport de 1933, et jusqu'aux années 1950, date à laquelle nous avons limité cette étude, en dépit de la priorité donnée à l'ethnographie égyptienne le *Bulletin* signale le don en 1936 d'une série d'objets soudanais et abyssins provenant du musée d'armes du roi Fouad. En 1940, le musée faisait l'acquisition d'une collection d'armes soudanaises offerte par le roi Farouk (1936-1952), de dix statuettes représentant différents métiers et de onze tableaux illustrant des « scènes locales de la vie égyptienne » cédés par l'administration des Beaux-Arts, et de pièces de jeu d'échecs⁵⁸. En 1941, un nouveau rapport du Révérend Père Bovier-Lapierre sur le Musée ethnographique indique que le manque de ressources et la maladie l'ont contraint, ainsi que le secrétaire de la Société, à ralentir provisoirement l'acquisition de nouveaux objets, mais qu'ils ont pu rassembler une centaine d'échantillons composant « les éléments d'un droguier populaire égyptien » (Bovier-Lapierre 1948 : 183).

- 37 En se faisant l'écho des développements de l'ethnologie en Europe, la Société de Géographie apparaît bien comme un relais de diffusion de cette discipline en Égypte. Les musées européens constituent un modèle de référence, tant pour inciter à mener à leur exemple une vaste entreprise de collecte et de conservation que pour leurs questionnaires, la classification et la présentation de leurs collections. Cette société savante suscita et prit en charge la création d'un musée spécialisé, qui apparaît comme la première initiative de ce genre en Égypte et qui connut une existence durable. Ce musée joua un rôle fondateur dans la naissance des études folkloriques en Égypte : des éléments de la vie quotidienne et de la culture dite populaire ont été jugés dignes d'être collectés, exposés et conservés. Il fallait cependant justifier la présence dans un musée d'objets ordinaires, contemporains, voire populaires, témoins du cadre de vie quotidien. La Société de Géographie légitime son entreprise en proposant une définition de l'objet ethnographique qui permet de modifier le statut des objets usuels. Dans les textes relatifs au musée, il paraît possible de découvrir les particularités d'une société au travers de ses productions matérielles. Les objets usuels sont jugés représentatifs et significatifs d'une civilisation. Ils apparaissent comme des moyens de connaissance, permettant de mettre au jour les caractéristiques et l'identité d'un groupe. Ils se trouvent ainsi dotés d'une valeur documentaire, d'un statut scientifique, d'une qualité patrimoniale et culturelle, ce qui les intègre à la culture et à l'histoire égyptiennes dont ils sont le produit et le reflet. La valeur ethnographique est cependant le résultat d'un choix qui s'opère parmi des objets historiques auxquels on accorde ou l'on refuse un tel statut, en choisissant ou non de les conserver comme témoins de l'histoire d'une société et de son mode de vie (Martinet 1987). « Il n'y a pas de pièces ethnographiques en soi, mais un statut conféré à des séries d'objets par un état donné du champ scientifique, par les idées dominantes du moment et par l'existence de musées spécialisés. » (Centlivres 1982 : 58)
- 38 Le musée de la Société de Géographie poursuit un objectif très général : il s'agit d'offrir une représentation fidèle et complète de la vie ou de la civilisation égyptienne. La fondation de cet établissement apparaît bien comme une tentative pour « objectiver » une identité culturelle ou sociale (Chiva 1992), au travers d'objets qui en révéleraient la spécificité. La création d'un musée est également liée à une volonté de « patrimonialisation ». Les objets préservés dans ce type d'institution, qui leur offre une forme « d'éternité sociale » (Martinet 1982), sont censés matérialiser les liens avec le passé constitutifs de l'identité d'un groupe (Pomian 1993). Les pièces ethnographiques intéressent les animateurs du musée en ce qu'elles témoignent du cadre de vie ancien et traditionnel. Les responsables insistent sur l'urgence qui s'impose à la collecte et leur démarche paraît proche de l'archivage historique. Un rôle de conservatoire est précisément dévolu au musée. La codification du folklore intervient généralement dans un contexte de transformations sociales et culturelles. La disparition des traditions est alors invoquée pour en motiver et justifier la collecte, et conserver, avant leur effacement définitif, les témoignages d'un passé révolu. Le folklore se trouve ainsi toujours défini dans des situations d'urgence et son objet semble se constituer en même temps qu'il disparaît. Les concepteurs du musée ont conscience d'une profonde rupture historique, liée aux amples changements culturels et sociaux qui affectèrent l'Égypte au cours du XIX^e siècle. L'invention de la « tradition » apparaît en effet indissociable de l'avènement de la « modernité ». Cette perspective historique fonde la valeur et l'intérêt du folklore. Elle instaure également la distance nécessaire à son étude en l'extériorisant dans le passé et en réduisant ses implications sur le présent. Le désir de collecter et de conserver les

traditions et les objets ethnographiques témoigneraient notamment du fait que le domaine populaire cessait d'être un monde inquiétant, qu'il était possible de se l'approprier et de l'intégrer comme patrimoine dans « un musée désormais rassurant » (Certeau 1993 : 53). Il signifierait que cette culture serait moribonde mais aussi que l'on voudrait la confirmer comme telle par l'entreprise de conservation (Collet 1987 : 88). Les données de la vie populaire éveilleraient d'autant plus de curiosité et de sollicitude qu'elles paraîtraient vouées à une disparition certaine. Ce sentiment de fragilité et de précarité est sans doute renforcé par le fait même de transformer un objet d'usage en objet de musée, une institution liée à la mort et à la mémoire (voir Gourarier 1984).

- 39 L'œuvre du musée de la Société de Géographie reflète également une approche du folklore égyptien dominée par la recherche de survivances issues de l'époque pharaonique. Cette origine prestigieuse semble fournir la caution scientifique justifiant et valorisant la constitution d'une collection ethnographique. Elle peut être induite par la formation d'archéologue, d'égyptologue ou de préhistorien des principaux animateurs du musée. Elle procède de « l'illusion archaïque », qui consiste à renvoyer les productions folkloriques dans un passé lointain et relativement indéfini afin d'instaurer la distance nécessaire entre l'observateur et son objet d'étude pour contenir l'étrangeté des croyances et des pratiques décrites (Belmont 1986). Le concept de survivance tient une place centrale dans la discipline du folklore. Il détermine une approche archaïsante des traditions, perçues comme des anachronismes, sans fonction ni sens actuels. Il conduit à rejeter et à extérioriser dans le passé une culture contemporaine. Certains ethnologues et folkloristes insistent en effet sur le caractère vivant et présent du folklore : « Les traditions populaires ne se bornent pas à perpétuer hypothétiquement les coutumes du passé, elles règlent actuellement les transactions entre les membres d'une même société, non sans en investir le contenu de sens constamment renouvelés. » (Cuisenier 1995a : 78)
- 40 Le musée de la Société de Géographie apparaît finalement comme une initiative à la fois pionnière et marginale dans l'histoire des études folkloriques en Égypte. C'est en effet dans le cadre de l'Université que naquirent dans les années 1940 les premiers travaux qui, portant sur la littérature orale, allaient conduire à la reconnaissance officielle et institutionnelle des études folkloriques avec la création en 1957 du Centre d'étude des arts populaires (*Markaz dirâsât al-funûn al-sha'biyya*⁵⁹). Dans le *Bulletin*, les articles relatifs au folklore égyptien disparaissent à partir des années 1940. Excepté les notes de Charles Bachatly sur les amulettes, aucune étude particulière ne porte sur les pièces rassemblées au musée. Les traits distinctifs de l'identité égyptienne, tels qu'ils sont supposés ressortir de ces collections, demeurent latents sans être mis au jour. On relève ainsi un important décalage entre le discours théorique concernant le savoir potentiel que recèlent les collections et le savoir effectivement produit à partir de celles-ci. Le musée, en tant qu'institution scientifique, semble précéder les objets. Les collections n'apparaissent jamais assez complètes pour montrer ce que l'on veut prouver. Cela renvoie de manière plus générale à l'interrogation que soulève la constitution d'un musée ethnographique : dans quelle mesure une collection d'objets peut-elle rendre compte de l'observation d'un groupe et de son mode de vie ? (Collet 1987 : 68) Comment représenter avec des moyens muséographiques les aspects matériels, sociaux et symboliques de la culture d'une communauté ? L'objet ethnologique « apparaît comme une réalité matérielle mais une réalité vide, n'acquérant un sens que médiatisé par un discours » (Martinet 1982). Transposé dans un musée, il se trouve alors coupé de son contexte, des fonctions et des significations qui en fondaient l'usage quotidien : « Les objets, dépayés à travers l'espace

ou les siècles, séparés de leur environnement humain, gardent une absolue passivité. » (Balandier, cité par Rosselin 1993 : 27) Il faut, pour reprendre la célèbre expression de Georges-Henri Rivière, « enrôler les objets dans un système d'expression » (cité par Jamin 1989 : 120). Il existe différents registres de lecture pour restituer leurs multiples dimensions technologiques, économiques, historiques, sociales et symboliques, qui sont autant de partis pris sur leur signification (Mairot 1992).

- 41 En dépit de la diffusion de questionnaires, de l'existence d'une revue et d'un établissement voué à la conservation des objets ethnographiques, la Société de Géographie n'est pas parvenue à susciter une étude systématique du folklore égyptien, à éveiller un intérêt durable pour celui-ci, à motiver et à fédérer ses membres autour d'un projet commun. Trente-cinq ans se sont écoulés entre l'inauguration du musée, lors de laquelle le secrétaire de la Société définissait le projet d'une étude ethnographique de l'Égypte, et la constitution de collections quelque peu conséquentes. À lire les documents relatifs au musée, on a l'impression d'un continuel recommencement. En 1898, 1918 et 1933 se tiennent des discours similaires devant justifier de l'intérêt des études ethnographiques et insistant sur l'urgence de la collecte. Le développement des collections égyptiennes semble être essentiellement porté par l'énergie et l'intérêt d'un seul individu. Ceci explique que ces projets s'essoufflent avec le départ, la maladie ou la mort de leur auteur. Ils restent forcément limités parce qu'ils sont des passions d'amateurs et des initiatives individuelles.

Musiciens : les conteurs d'épopée (shâ'ir) s'accompagnaient d'une viole à archet, le rabâb. À la fin des années 1920, le musée entreprit d'enrichir ses collections égyptiennes et fit l'acquisition d'instruments de musique.

in Edward Lane, *Manners and Customs of the modern Egyptians*, Ward Lock and Co, Londres, 1833-1835.

- 42 On constate que le questionnement sur l'identité égyptienne et son « caractère national » que contenait la notice publiée lors de l'inauguration en 1898 disparaît par la suite des documents concernant le musée. Les collections se rapportent alors de manière plus générale et plus neutre à la civilisation de l'Égypte, ses mœurs et ses coutumes. Elles ne sont pas particulièrement mises en valeur, d'un point de vue esthétique par exemple. La culture qu'elles représentent n'est ni célébrée ni réhabilitée. L'échec relatif du musée peut ainsi s'expliquer par l'absence d'appropriation identitaire des objets qu'il contient. Le patrimoine qu'il se propose de sauvegarder ne se présente pas comme une « ressource vivante » susceptible d'être mobilisée (Cuisenier 1995b), dans la mesure où il rassemblerait des éléments perçus et revendiqués par une communauté comme emblèmes de son identité. Alors que la Société comptait de nombreux ministres et hauts fonctionnaires parmi ses membres et qu'elle était en étroite relation avec les souverains d'Égypte, il ne semble pas que les autorités aient entrepris de mobiliser et d'instrumentaliser le musée à des fins politiques ou nationalistes. Les études et les collectes ethnographiques furent surtout l'affaire des Européens. Aussi, si l'on s'en réfère à l'enracinement dans un terroir, souvent lié à l'enfance, qui caractérise l'œuvre des folkloristes européens, on peut considérer que le savoir ethnographique que tenta d'initier la Société de Géographie, porté par une « curiosité sans identification », manquait de « l'impureté affective où s'ancrent les entreprises intellectuelles » (Ozouf 1981 : 225-226).

Frédéric Bonola

Le Musée de Géographie et d'Ethnographie de la Société (1898)

« [La classe de l'ethnographie], se rapportant spécialement à l'Égypte, est appelée, dans notre pensée, au plus grand développement. Quand toutes les personnes qui s'intéressent à ces études et quand tous les indigènes qui aiment à voir conservés les souvenirs caractéristiques de leur race, nous auront aidé à remplir non seulement quelques vitrines, mais à former des salles entières consacrées aux documents ethnographiques Égyptiens, se rapportant aux différentes catégories de la classe I [ethnographie], nous aurons un matériel des plus riches et des plus intéressants pour l'étude ethnographique du pays et qui permettra de déterminer l'essence du caractère national, d'en pénétrer la nature et d'en expliquer les manifestations. Car l'étude des objets usuels, de leurs formes caractéristiques, des différences qui les séparent de ceux des autres peuples, l'étude enfin de toutes les manifestations de la vie ordinaire, est d'un puissant secours dans l'analyse de l'essence intime d'un peuple, de son caractère, de ses tendances. C'est pour ces motifs que toutes les nations civilisées ont créé à grands frais des Musées où les objets dont je parle sont soigneusement recueillis. Dans ces Musées des artistes de valeur ont aussi reproduit des scènes de la vie populaire, en disposant des mannequins munis de tous les accessoires nécessaires à leur donner l'illusion de la réalité. Ici, c'est un couple de pasteurs des Abruzzes, avec leur vêtement en peau de mouton, prenant leur repas à l'ombre d'un arbre ; là, c'est l'intérieur d'une ferme normande avec ses paysans assis autour du foyer domestique ; plus loin, ce sont des pêcheurs esquimaux dans leur hutte de peau de phoque ; ce sont des Indiens des prairies décorés de leur riche manteau de plumes, ou des Sibériens à la chasse, ou bien des Gauchos jetant le laço, etc. On a ainsi reproduit les moments les plus caractéristiques de la vie populaire de chaque race, ceux qui sont l'expression la plus saisissante de sa nature et de ses besoins. [...] Je vois déjà dans de vastes salles, bien éclairées, le visiteur s'arrêter avec admiration devant les scènes les plus

pittoresques de la vie égyptienne et de celles des tribus de la Nubie et du Soudan. C'est ainsi que nous conserverons le souvenir des mœurs, que la civilisation moderne tend à faire disparaître partout. Je m'adresse donc aux Égyptiens de bonne volonté, pour qu'ils viennent d'eux-mêmes contribuer au développement du Musée par le don des objets désirés. [...] J'ajoute qu'il est bien nécessaire d'indiquer avec précision la provenance de l'objet qu'on veut exposer au Musée, car les différences parfois minimes, qui existent entre les objets de la même nature, signifient souvent la différente origine ethnique d'un même usage, d'une même croyance, ou la modification profonde qui s'est produite dans les idées d'un peuple. [...] Nous comptons aussi sur le concours des habitants de l'Égypte qui, sans grande peine et à peu de frais, peuvent nous aider énormément à enrichir nos collections et nous mettre à même d'offrir, dans peu d'années, aux étrangers qui visiteront le Musée, un tableau complet de la vie des habitants de l'Égypte et des pays qui en dépendent, dans toutes les manifestations de la vie intellectuelle et sociale, de façon à être l'expression complète et véridique du caractère ethnique, intellectuel et moral des peuples réunis sous le drapeau du Khédivat⁶⁰. »

Lettre du Révérend Père Bovier-Lapierre sur le développement des collections ethnographiques de la Société, 4 février 1927

« Les pièces de la collection égyptienne ne sont guère que des échantillons isolés, simples curiosités d'amateur, et ne peuvent constituer des séries assez homogènes et complètes pour donner une idée satisfaisante de la civilisation ancienne ou actuelle de la Vallée du Nil. Or, dans tous les pays d'Europe et d'ailleurs, on s'efforce aujourd'hui de rassembler dans les Musées Nationaux tous les objets, même les plus humbles, caractérisant les mœurs et coutumes locales. [...] On a compris partout qu'il fallait se hâter de garder la trace matérielle des industries indigènes, industries qui donnaient jadis à chaque région son caractère original, avant qu'elles n'aient définitivement disparu, devant l'uniformisation moderne qui fait tache d'huile sur le globe entier. C'est une question de fierté nationale non moins que de piété filiale envers les ancêtres disparus, indépendamment de l'intérêt scientifique de semblables expositions. La petite série d'objets que renferme déjà le Musée de la Société pourrait facilement se développer et servir de noyau à une collection plus vaste, embrassant tous les aspects de la civilisation égyptienne avant l'envahissement de la camelote étrangère : mobilier, vêtement, parure, divertissement, musique, superstitions, etc. [...] On pourrait facilement réaliser des groupements d'un grand intérêt, en prenant pour guide le précieux ouvrage de Lane, *Manners and Customs of the Modern Egyptians*, complété par les travaux de l'Expédition d'Égypte et ceux de Clot-Bey⁶¹, par exemple. [...] La question d'argent se pose à peine : les objets en question sont le plus souvent d'un prix infime, surtout si l'on s'adresse, de préférence, aux magasins de curiosités, aux marchés de vieilles ferrailles et d'objets de rebut, qui se tiennent en plein vent, aux abords de la Citadelle et de Bab El Nasr⁶² par exemple [...] Ces récoltes surtout cairottes, seraient aisément complétées par des séries concernant certaines localités, comme les poteries bien connues d'Assiout, déjà représentées d'ailleurs dans le Musée d'Ethnographie. [...] On pourrait y joindre des séries iconographiques, formées de cartes postales bien choisies et de photographies et gravures de toute provenance, concernant les types humains et les mœurs et coutumes de la vallée. [...] Enfin on obtiendrait facilement des deux Musées Égyptien et Arabe, – sans compter les donations particulières, – quelques doubles d'objets usuels, n'offrant pas d'intérêt historique ou artistique particulier. Le groupement d'ustensiles, de même famille, d'origine pharaonique, grecque, romaine, copte et arabe du Moyen Âge, rapprochés de ceux fabriqués aux XVIII^e et XIX^e siècles, constituerait des vitrines instructives montrant l'évolution des usages locaux : telle, par exemple, une série de lampes

vulgaires, s'échelonnant des Ptolémées [- 311 à - 30] à Mohammed Ali [1805-1848]. [...] Les connaissances restreintes, mais suffisamment sérieuses, que j'ai pu acquérir concernant l'ethnographie égyptienne, me permettraient [...] de seconder [le secrétaire] M. H. Munier dans la tâche délicate du classement, de l'étiquetage et de la rédaction des fiches explicatives qui doubleraient la valeur documentaire des collections⁶³. »

BIBLIOGRAPHIE

ALLEAUME, Ghislaine

1991 « La naissance de la géographie positive et les Khitat-s de Ali Pacha Mubârak », in *D'un Orient l'autre*, vol. II. Paris, Éditions du CNRS : 315-328.

BACHATLY, Charles

1929 et 1931 « Notes sur quelques amulettes égyptiennes », *BSRGE* XVII, 1-3 : 49-60 et 183-188.

BELMONT, Nicole

1986 « Le folklore refoulé ou les séductions de l'archaïsme », *Anthropologie : état des lieux, L'Homme*, n° spécial 97-98. Paris, Le Livre de poche : 287-298.

1995 « Folklore », *Encyclopaedia Universalis*, tome IX. Paris, Éditions de l'Encyclopaedia Universalis : 601-608.

BLACKMAN, Winifred

1926 « Some social and religious customs in modern Egypt, with special reference to survivals from ancient times », *BSRGE* XIV, 1 : 47-64.

1948 *Les Fellahs de Haute-Égypte, vie religieuse, sociale et économique, le présent et les survivances anciennes*. Paris, Payot (1re édition 1927).

BONOLA, Frédéric

1890 *Sommaire historique des travaux géographiques exécutés en Égypte sous la dynastie de Mohammed Aly, Société khédiviale de Géographie*. Le Caire, Imprimerie nationale.

1899 *Le Musée de Géographie et d'Ethnographie*. Le Caire, Imprimerie nationale.

BONTE, Pierre et IZARD, Michel, éd,

1992 « Survivance », in *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*. Paris, PUF, 2e éd. : 687-688.

BOVIER-LAPIERRE, Paul

1928 « Lettre du R. P. Bovier-Lapierre sur le développement des collections ethnographiques de la Société du 4 février 1927 », *BSRGE* XV, 4 : 351-353.

1934 « Rapport sur le musée d'Ethnographie égyptienne », séance du 22 mars 1933, *BSRGE* XVIII, 3-4 : 283-292.

1948 « Rapport du R. P. Bovier-Lapierre sur le Musée ethnographique », Extrait des procès-verbaux du Conseil d'administration, séance du 26 mai 1941, *BSRGE* XXII, 3-4 : 183.

CENTLIVRES, Pierre

1982 « Des “instructions” aux collections : la production ethnographique de l'image de l'Orient », in Jacques Hainard et Roland Kaehr éd., *Collections passions*. Neuchâtel, musée d'Ethnographie : 33-61.

CERTEAU, Michel de (en coll. avec Julia, Dominique et Revel, Jacques)

1993 « La beauté du mort », *La Culture au pluriel*. Paris, Seuil, 3e éd. : 45-72.

CHIVA, Isac

1987 « Entre livre et musée. Émergence d'une ethnologie de la France », in Isac Chiva et Utz Jegle éd., *Ethnologies en miroir, la France et les pays de langue allemande*. Paris, éditions de la Maison des Sciences de l'Homme : 9-33.

1992 « Ethnologie, patrimoine, écomusées », in Augé, Marc, dir., *Territoires de la mémoire. Les collections du patrimoine ethnologique dans les écomusées*. Thonon-les-Bains, éditions de l'Albaron : 10-17.

COLLET, Isabelle

1987 « Les premiers musées d'Ethnographie régionale en France », in *Musée national des Arts et Traditions populaires, Muséologie et ethnologie*. Paris, éditions de la Réunion des Musées nationaux : 68-99.

CUISENIER, Jean

1991 « Que faire des arts et traditions populaires ? », *Le Débat* 65, mai-août : 150-164.

1995a *La Tradition populaire*. Paris, PUF (« Que sais-je ? » 1740).

1995b « Culture ordinaire et ethnicité », *Ethnologie française*, « Le vertige des traces. Patrimoines en question » 25 (1) : 16-34.

DEVISH, Renaat

1992 « Belgique. L'anthropologie belge », in Pierre Bonte et Michel Izard éd., *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*. Paris, PUF, 2e éd. : 110-112.

DIAS, Nélia

1991 *Le Musée d'Ethnographie du Trocadéro (1878-1908). Anthropologie et muséologie en France*. Paris, éditions du CNRS.

EL GHAWAS, M. H.

1972 « Le Musée de l'Agriculture, Dokki », *Museum* 24 : 174-176.

FLEISH, H.

1950-1951 « Le Père Paul Bovier-Lapierre (1873-1950) », *Bulletin de l'Institut d'Égypte*, XXXIII : 473-482.

FOGEL, Frédérique

1985 *Une société savante entre deux mondes : la Société de Géographie du Caire 1875-1917*. Paris, Université de Paris X, mémoire de maîtrise d'ethnologie.

FOUCART, George

1917 « L'ethnologie africaine et ses récents problèmes », *BSSG* VIII, 3 : 195-288.

1919 *Questionnaire préliminaire d'ethnologie africaine*. Le Caire, Imprimeries de l'IFAO.

1921 avec bey Adolphe Cattai, *La Société sultanieh de Géographie du Caire. Son œuvre (1875-1921)*. Le Caire, Imprimeries de l'IFAO.

GOURARIER, Zeev

1984 « Le Musée entre le monde des morts et celui des vivants », *Ethnologie française* 14 (1), janvier-mars : 67-76.

JAMIN, Jean

1985 « Les objets ethnographiques sont-ils des choses perdues ? », in Jacques Hainard et Roland Kaehr éd., *Temps perdu, temps retrouvé. Voir les choses du passé au présent*. Neuchâtel, musée d'Ethnographie : 51-74.

1989 « Le musée d'Ethnographie en 1930 : l'ethnologie comme science et comme politique », in *La Muséologie selon Georges-Henri Rivière*. Paris, Dunod : 110-121.

LANE, Edward

An Account of the Manners and Customs of the Modern Egyptians. Londres, East-West Publications, 1989 (1^{re} éd. 1836).

LAVERGNE, Marc, éd.

1989 *Le Soudan contemporain*. Paris-Amman, Karthala-Cermoc.

LEPETIT, Bernard

1998 « Missions scientifiques et expéditions militaires : remarques sur leurs modalités d'articulation », in Marie-Noëlle Bourguet, Bernard Lepetit et Daniel Nordman éd., *L'Invention scientifique de la Méditerranée. Égypte Morée Algérie*. Paris, éditions de l'EHESS : 97-116.

MAHER, Mustafa

1919 « L'oasis de Siouah », *BSSG* IX, 1-2 : 47-104.

MAIROT, Philippe

1992 « L'objet de l'écomusée », in Marc Augé éd., *Territoires de la mémoire. Les collections du patrimoine ethnologique dans les écomusées*. Thonon-les-Bains, éditions de l'Albaron : 24-34.

MARTINET, Chantal

1982 « Objets de famille – objets de musées. Ethnologie ou muséologie », *Ethnologie française* XII : 61-72.

1987 « L'objet ethnographique est un objet historique », in *Musée national des Arts et Traditions populaires, Muséologie et ethnologie*. Paris, éditions de la Réunion des Musées nationaux : 30-36.

Mosconas

1886 « Des Hadendowas et des traces chez eux des mœurs et de la langue de l'Ancienne Égypte » (séance du 16 février 1883), *BSKG* II, 8 : 453-457.

NEUMANN, Anna

1889 « Du Danube au Nil », *BSKG* III, 2 : 119-129.

1891 « La Lithuanie et ses légendes », *BSKG* III, 7 : 489-505.

NOËL, Marie-France

1987 « Du musée d'Ethnographie du Trocadéro au musée national des Arts et Traditions populaires », *Musée national des Arts et Traditions populaires, Muséologie et ethnologie*. Paris, éditions de la Réunion des Musées

nationaux : 140-151.

OZOUF, Mona

1981 « L'invention de l'ethnographie française : le questionnaire de l'Académie celtique », *Annales ESC* mars-avril, 36e année : 210-227.

PIOT Bey

1899 « Causerie ethnographique sur le fellah », *BSKG V*, 4 : 203-248.

POMIAN, Krzysztof

1991 « Musée, nation, musée national », *Le Débat* 65, mai-août : 166-175.

1993 « Musées de société : de la nostalgie à l'anticipation », *Actes du colloque national Musées et sociétés*, ministères de l'Éducation nationale et de la Culture, Direction des musées de France : 57-62.

ROSSELIN, Céline

1993 « De l'objet quotidien à l'objet-de-musée », *La Lettre de l'ICOM* 30 : 22-27.

ROTH, Martin

1989 « Collectionner ou accumuler », *Terrain* 12, avril : 125-137.

SANMARTIN, Olivier et SEGUIN, Jacques

1996 *Le Bulletin de la Société de géographie d'Égypte, 1876-1996. Essai d'indexation*, Observatoire urbain du Caire contemporain, supplément à la *Lettre d'information* 44, avril. Le Caire, Cedej.

SCHWEINFURTH, Georg

1897 « De l'origine des Égyptiens et sur quelques-uns de leurs usages remontant à l'âge de la pierre », *BSKG IV*, 12 : 785-805.

SIDAWI, E.

1917 « Mœurs et traditions de l'Égypte moderne. Sitti Damiana, sa légende, son mouled » (séance de janvier 1914), *BSKG VIII* : 75-99 et 97-99.

SMITH, F. L.

1921 « The Egyptian "Norag" and its origin », *BSSG X*, 2-4 : 261-269.

Société de Géographie d'Égypte

1875-1953 *Bulletin de la Société de Géographie d'Égypte*, tomes I à XXVI.

1998 *Al-jam`iyya al-jughrâfiyya al-misriyya `ala qarn jadîd* (« la Société de Géographie d'Égypte à l'aube du siècle nouveau »). Le Caire.

STOCKING, G. W., Jr.

1982 « Afterword : A View from the Center », *Ethnos* 1-2 : 172-186.

THIESSE, Anne-Marie

1999 *La Création des identités nationales. Europe XVIIIe-XXe siècle*. Paris, Le Seuil (« L'univers historique »).

THOMAS, E. S.

1923-1924 « The Ethnographical Collection of the Royal Geographical Society Cairo. Catalogue of the ethnographical Museum », *BSRGE* XII, 1-2 : 1-36 ; *BSRGE* XII, 3-4 : 157-185 ; *BSRGE* XIII, 1-2 : 5-71. Éd. séparée : Société royale de Géographie d'Égypte, Catalogue of the Ethnographical Museum of the Royal Geographical Society of Egypt. Le Caire, IFAO, 1924.

TOLBA, Widad Hamid

1994 « Ethnographic and Folklore Museums in Egypt : Problems and Perspectives », in *Museums, Civilizations and Development*, ICOM : 103-106.

VAN GENNEP, Arnold

1985 « Quelques lacunes de l'ethnographie actuelle », in Jacques Hainard et Roland Kaehr éd., *Temps perdu, temps retrouvé. Voir les choses du passé au présent*. Neuchâtel, musée d'Ethnographie : 43-50. (1re éd. 1914 *Religions, Mœurs et Légendes. Essais d'ethnographie et de linguistique*, 5e série. Paris, Mercure de France : 9-25.)

WAINWRIGHT, G. A.

1919-1920 « Ancient survivals in modern Africa », *BSSG* IX, 1-4 : 105-130 et 177-197.

1929 « Ethnology in Egypt », *BSRGE* XVI, 4 : 257-262.

NOTES

1. Le titre du *Bulletin* a changé plusieurs fois de dénomination : *Bulletin de la Société khédiviale de Géographie du Caire* (BSKG), tomes I à VII, 1875-1912, *Bulletin de la Société sultanieh de Géographie* (BSSG), tomes VIII à XI, 1917-1922, *Bulletin de Société royale de Géographie d'égypte* (BSRGE), tomes XII à XV, de 1922 à 1952, puis *Bulletin de la Société de Géographie d'égypte* à partir de 1953.
2. Le musée de l'Agriculture du Caire fut créé en 1930 et inauguré en 1938 (voir M. H. El Ghawas 1972 : 174-176 et W. H. Tolba 1994 : 103-106).
3. Le musée, ainsi que la Société de Géographie, existent toujours et se trouvent au Caire, 109, rue Qasr al-'Aynî (www.server2002.net/egs1/index.html). Nous remercions le président de la Société pour l'iconographie qu'il a bien voulu mettre à notre disposition.
4. C'est au cours de son expédition de 1887-1889 que sir Henry Morton Stanley établit définitivement l'hydrographie des sources du Nil.
5. Le président était nommé par le khédiv, qui avait le haut patronage de la Société.
6. Une description de l'exposition de la section égyptienne est donnée par Frédéric Bonola, « Rapports et documents sur le IIIe Congrès de Géographie », *BSKG* II, 2, 1882 : 72-76.
7. Frédéric Bonola, avocat d'origine italienne, fut l'un des principaux animateurs de la Société et son secrétaire général de 1877 jusqu'à la Première Guerre mondiale.
8. Frédéric Bonola, « Rapports et documents sur le IIIe Congrès de Géographie », *op. cit.* : 74.
9. Le « Catalogue de l'exposition de l'Égypte » indique que dans la quatrième classe, « Géographie anthropologique, ethnographique, philologique », les organisateurs avaient présenté deux ouvrages de médecine : *La Géographie médicale de l'Égypte* du Dr Élie Rossi bey et *La Fièvre dengue* du Dr Hassan bey Mahmûd, *BSKG* II, 1, 1881 : 13.
10. « III^e Congrès international de Géographie et Exposition internationale de Géographie, Venise, septembre 1881 », « Rapports et documents », *ibid.* : 11-21.
11. Dans le catalogue, huit entrées ne mentionnent aucun type d'objet et trois sont imprécises (travaux en paille, travaux en jais et figures d'animaux).

12. Les Azandé, souvent désignés à l'époque sous le nom de Niam-Niam (*Namânim* en arabe), appartiennent au groupe de langue Niger-Congo et sont installés au Soudan au Bahr al-Ghazâl, dans le bassin du fleuve Uélé, un affluent du Congo au nord-est de la République démocratique du Congo et aux frontières de la République centrafricaine.
13. Les Mangbetu (ou Kere) vivent au nord-est de la République démocratique du Congo, autour du Bomokandi, un affluent de l'Uélé. Ils parlent une langue soudanaise du groupe Kere, Moru-Mangbetu ou Moru-Madi. Le voyageur et naturaliste allemand Georg Schweinfurth (1836-1925), le premier président de la Société de Géographie de 1875 à 1879, visita la cour du roi mangbetu Bunza ou Munza en 1869-1870, roi qui fut déposé et pendu par les Égyptiens (Bonola 1899 : 26).
14. Frédéric Bonola, « Rapports et documents sur le IIIe Congrès de Géographie », *op. cit.* : 71.
15. La crise financière – la dette de l'Égypte atteignait cent millions de livres sterling – aboutit à la création en 1876 de la Caisse de la dette publique, une commission de contrôle financier composée d'un Français, d'un Anglais, d'un Italien et d'un Autrichien. Le khédive Ismâ'il fut déposé en 1879. Des troubles politiques et la révolution menée par le colonel égyptien `Urâbî (1881-1882) motivèrent l'intervention de la Grande-Bretagne, qui occupa militairement l'Égypte à partir de 1882 et instaura un protectorat déguisé.
16. Pour reprendre la distinction de G. W. Stocking Jr. entre une anthropologie liée à la construction d'un empire (*empire building*) et une anthropologie liée à la construction d'une nation (*nation building*) [Stocking 1982].
17. Les panoplies et les trophées formaient des éléments courants dans la présentation des collections ethnographiques au XIX^e siècle. Cette disposition obéissait à un parti pris décoratif et visait à créer des ensembles spectaculaires, véhiculant des images de sauvagerie et d'exotisme en se fondant sur la force évocatrice de ces objets.
18. Frédéric Bonola, « Rapports et documents sur le Congrès : compte rendu des questions débattues dans les différents groupes », *BSKG* II, 3, 1882 : 165.
19. Compte rendu des séances, février 1877, *BSKG* I, 1875-1881 : 402-403. Voir aussi le compte rendu des séances du 29 mai 1885 et 19 février 1886, *BSKG* II, supplément, 1888 : 695 et 698-699.
20. Compte rendu des séances, séance du 27 novembre 1891, « Rapport annuel sur la situation de la Société », *BSKG* III, 12, 1893 : 778-781.
21. Compte rendu des séances, séance du 24 janvier 1894, « Rapport sur la situation de la Société », *BSKG* IV, 4, 1894 : 324.
22. Compte rendu des séances, séance du 20 mars 1897, *BSKG* IV, supplément, 1897 : 916.
23. *Ibid.* : 914-916.
24. Onofrio Abbate (1824-1915), d'origine sicilienne, médecin spécialisé en ophtalmologie, entra au service du gouvernement égyptien en 1845 en tant que médecin-chef de l'armée. Il fut ensuite le médecin de la famille khédiviale. Membre actif de la Société de Géographie, il en fut le président de 1894 jusqu'à la Première Guerre mondiale.
25. Bonola 1899 : 8. Cette notice figure également dans le *Bulletin* : Frédéric Bonola, « Le Musée de Géographie et d'Ethnographie de la Société », *BSKG* V, 5, 1899 : 299-324.
26. Le soulèvement de la *mahdiyya*, mené par Muhammad Ahmad ibn `Abd Allâh (1843-1885), débuta en 1881. De 1881 à 1885, ses partisans remportèrent une série d'importantes victoires militaires et prirent le contrôle du Kordofân, du Dâr Fûr, de la Gézira et de l'est du Soudan. L'évacuation fut décidée après la prise de Khartoum en janvier 1885.
27. Séance du 19 février 1886, « Rapport annuel sur la situation de la Société », *BSKG* II, supplément au n° 12, 1888 : 699.
28. Compte rendu des séances, séance du 29 janvier 1896, « Rapport annuel sur la situation et les travaux de la Société », *BSKG* IV, supplément, 1897 : 901.
29. Reginald Wingate, gouverneur général du Soudan de 1899 à 1916 et haut-commissaire britannique en Égypte de 1916 à 1919, fut également l'un des vice-présidents de la Société de Géographie à partir de 1894 et président honoraire de 1902 à 1917.

30. Ces musées étaient consacrés à l'histoire, à l'archéologie et à l'ethnographie locales ou régionales. Parmi les plus anciens, on peut citer le Musée breton de Quimper (1874) et le Museum arlaten, fondé en Arles en 1896 par Frédéric Mistral.
31. Königliches Museum für Völkerkunde de Berlin en 1868, Musée ethnographique de Leipzig en 1873, musée d'Anthropologie et d'Ethnographie de Dresde en 1874, Museum für Völkerkunde de Hambourg en 1877, ainsi que le Musée royal ethnographique de Munich et ceux de Francfort, Stuttgart, etc.
32. Frédéric Bonola, « Le Musée de Géographie et d'Ethnographie de la Société », *op. cit.* : 303.
33. C'est par exemple le cas de la France, où le musée d'Ethnographie du Trocadéro (musée de l'Homme) était un département du Muséum national d'histoire naturelle.
34. Frédéric Bonola, « Le Musée de Géographie et d'Ethnographie de la Société », *op. cit.* : 303.
35. Frédéric Bonola, *ibid.* : 314-316 et 323.
36. Frédéric Bonola, *ibid.* : 315.
37. *Ibid.* : 316.
38. Au sujet des premiers musées d'ethnographie régionale en France, Isabelle Collet (1987 : 77) évoque l'aspect fragmentaire et « embryonnaire des premières collections formées au hasard des dons et des prospections, à une époque où le bénévolat, l'étroitesse des budgets et des locaux disponibles, la volonté enfin de réunir toutes les disciplines prévalaient sur toute autre considération ».
39. Thomas 1923-1924. Le nom de E. S. Thomas n'apparaît pas sur les listes des membres de la Société. Celui-ci fut sans doute un collaborateur extérieur, engagé pour classer et inventorier les collections du musée. On ne trouve aucune information à son sujet dans le *Bulletin*.
40. « La Société sultanieh de Géographie et son programme de travail », BSSG IX, 3-4, 1920 : 1-16.
41. Les animateurs de la Société considéraient que les collections d'histoire naturelle doublonnaient avec celles du musée minéralogique du gouvernement.
42. « La Société sultanieh de Géographie et son programme de travail », *op. cit.* : 11.
43. Dans ce cas, pour l'étude des collections décrites dans le catalogue, les objets ont été répertoriés à partir de la première provenance indiquée.
44. « La Société sultanieh de Géographie et son programme de travail », *op. cit.* : 4-6.
45. Compte rendu des séances, 29 avril 1918, BSSG IX, 3-4, 1920 : XIV.
46. « La colonie italienne de l'érythrée », BSSG X, 1920 : 1-79 et 97-254 ; « Le Latuka. Réponses au questionnaire d'ethnologie africaine », BSSG XII, 1923-1924 : 37-75 ; R. C. Mayall, « Memorandum on the Tribe of Northern Dinkas in the Upper Nile Province », BSSG XII, 1923-1924 : 187-203.
47. « La Société sultanieh de Géographie et son programme de travail », *op. cit.* : 10.
48. Foucart 1917 : 270. Voir aussi Wainwright (1919-1920), qui établit une série de parallèles entre l'Égypte antique et l'Afrique contemporaine à partir des collections du musée, et E. S. Thomas (1927), qui compare les traits du visage et les coiffures des Massaï avec la statuaire du Moyen Empire.
49. Le Révérend Père Paul Bovier-Lapierre (1873-1950) résida en Égypte de 1915 à 1942. Professeur de sciences naturelles au collège de la Sainte-Famille du Caire de 1919 à 1941, il s'occupa également de fouilles dans des stations préhistoriques aux environs du Caire et à Assouan. On peut lire à son sujet la notice de Fleish (1950-1951). J'adresse mes remerciements à M. François Bovier-Lapierre pour l'intérêt qu'il a porté à mes recherches et les documents concernant le Révérend Père Paul Bovier-Lapierre qu'il a eu l'amabilité de me faire parvenir.
50. Extrait des procès-verbaux du conseil d'administration, séance du 5 avril 1928 : « Rapport sur le musée d'Ethnographie », BSRGE XVII, 4, 1931 : 342-343.
51. Extrait des procès-verbaux du conseil d'administration, BSRGE XVII, 4, 1931 : 348 et 358-359.
52. Extrait des procès-verbaux du conseil d'administration, séance du 22 avril 1931, BSRGE XVIII, 3-4, 1934 : 364.

53. Le *mahmal* est le palanquin richement décoré qui, transporté par un dromadaire, ouvrait et conduisait la caravane des pèlerins de La Mecque. À la suite d'un différend entre l'Égypte et le Royaume saoudien, qui ne souhaitait plus qu'il pénétrât sur son territoire, le *mahmal* fut supprimé en 1926. La procession du *mahmal* continua cependant d'être célébrée au Caire jusqu'en 1952.

54. La première dynastie des souverains égyptiens remonte à 3 000 ans avant J.-C.

55. Charles Bachatly publia dans le *Bulletin* d'autres études relatives à la magie : Bachatly et Rached, « Un cas d'envoûtement en Égypte », *BSRGE* XVII, 3, 1931 : 177-181, d'après une pièce conservée au musée d'Art islamique ; Charles Bachatly, « Le bosquet sacré de Guizeh (Égypte) [étude relative à un article de Mr Hornblower] », *BSRGE* XVIII, 1, 1932 : 97-101 ; « Le nouement de l'aiguillette en Égypte », *BSRGE* XVIII, 1, 1932 : 102-106, d'après deux rasoirs comportant des inscriptions magiques conservés dans les collections du musée ; « Fumigations employées en Égypte d'après le "Livre des perles enfouies" », *BSRGE* XVIII, 3-4, 1934 : 333-344, à propos d'un livre de magie du XI^e siècle. On ne trouve dans le *Bulletin* aucun renseignement au sujet de cet auteur qui n'apparaît pas dans les listes des membres. La Société lui a confié une mission d'étude pour rapporter des objets ethnographiques de Haute et Basse-Égypte. Il a par ailleurs publié « Legends about the Obelisk at Matarieh », *Man* tome XXXI, 1931, une *Biographie de la préhistoire égyptienne* (1869-1938), Le Caire, publications de la *SRGE*, 1942, et un rapport de fouilles sur *Le Monastère de Phoebammon dans la Thébaïde* édité par la Société d'Archéologie copte en 1961.

56. Le *budûh* est un mot talismanique formé des quatre lettres situées dans les coins d'un carré magique de trois colonnes. Transposée en chiffres, sa formule est 2468. Le *budûh* est parfois personnifié et apparaît alors comme un djinn dont on peut obtenir les services en écrivant son nom en lettres ou en chiffres. Il connaît des usages variés : il attire le bonheur ou le malheur, guérit les maladies (ménorragie, maux d'estomac, impuissance, douleurs), facilite les accouchements et rend invisible. Il est utilisé dans la divination avec un miroir d'encre, gravé comme talisman sur des bijoux, inscrit au début de certains livres et, selon l'usage le plus répandu, écrit sur les lettres et les paquets pour assurer leur arrivée à destination (voir fig. 9).

57. Ce questionnaire ne figure malheureusement pas dans le *Bulletin*.

58. Extraits des procès-verbaux du conseil d'administration, séance du 11 mai 1936, *BSRGE* XIX, 1935-1937 : 481-484 ; extraits des procès-verbaux du conseil d'administration, séance du 12 février 1940, *BSRGE* XXI, 3-4, 1946 : 357.

59. Les premières études universitaires sont marquées par les travaux de Suhayr al-Qalamâwî sur les *Mille et Une Nuits* (1941) et ceux de `Abd al-Hamîd Yunîs sur le *Roman de Baybars* (1946) et la *Geste des Banû Hilâl* (1950). `Abd al-Hamîd Yunîs fut notamment le premier titulaire de la chaire de littérature populaire à l'université du Caire. Ahmad Rushdî Sâlih est considéré comme le fondateur des études folkloriques en Égypte. Il publia notamment *Al-Adab al-sha'bî* (« la littérature populaire ») en 1954, complété en 1956 par *Funûn al-adab al-sha'bî* (« les arts de la littérature populaire »).

Paul Bovier-Lapierre, « Lettre du R. P. Bovier-Lapierre sur le développement des collections ethnographiques de la Société du 4 février 1927 », *BSRGE* XV, 4, 1928 : 351-353.

60. Frédéric Bonola, « Le Musée de Géographie et d'Ethnographie de la Société », *BSKG* V, 5, 1899 : 314-316 et 323.

61. Le médecin Antoine-Barthélemy Clot-Bey (1793-1868) enseigna la médecine en Égypte.

62. Bâb al-nasr est l'une des portes de la vieille ville du Caire. Le Révérend Père Bovier-Lapierre indique qu'il a lui-même envoyé à l'Exposition des missions du Vatican une collection de plusieurs centaines d'objets trouvés chez les brocanteurs.

63. Paul Bovier-Lapierre, « Lettre du R. P. Bovier-Lapierre sur le développement des collections ethnographiques de la société du 4 février 1927 », *BSRGE* XV, 4, 1928 : 351-353.

RÉSUMÉS

La Société de Géographie d'Égypte, créée au Caire en 1875, en se faisant l'écho de l'émergence et du développement des études ethnographiques et folkloriques en Europe apparaît comme un relais de diffusion de ces disciplines. Elle a notamment fondé en 1898 un musée d'Ethnographie qui représentait, durant la première moitié du ^{xx}e siècle, l'unique institution susceptible de recueillir, de conserver et d'exposer des objets ethnographiques. Dans le *Bulletin* publié par cette Société, divers documents renseignent sur la constitution des collections, le classement adopté et les objectifs du musée. L'histoire de cet établissement, à la fois pionnier et marginal, montre l'élaboration semble-t-il toujours recommencée d'un questionnement et d'un savoir ethnologique sur l'Égypte.

The Geographical Society of Egypt was created in Cairo in 1875 in response to the emergence and development of ethnographic and folklore studies in Europe and acted as a channel for promoting these disciplines. In 1898 the Society founded an Ethnography Museum which, for the first half of the 20th century, was the only institution collecting, conserving and exhibiting Egyptian ethnographic objects. In the *Bulletin* published by this Society, various documents describe the collections, the classification system adopted and the objectives of the museum. The history of this establishment, which was a pioneer in an unimportant discipline, shows the repeated attempts to study the ethnology of Egypt.

INDEX

Mots-clés : Égypte contemporaine, ethnographie, folklore, musée, société savante

Keywords : contemporary Egypt, ethnography, museum, scientific society

AUTEUR

EMMANUELLE PERRIN

Groupe de Recherche et d'étude sur la Méditerranée et le Moyen-Orient, Lyon, emperrin@club-internet.fr